

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 691.—SAMEDI, 31 JUILLET 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cent.
Insertions subséquentes - - - - - 5 cent.
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. HENRI MEILHAC, de l'Académie française, décédé

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 31 JUILLET 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Poésie : Soirée allemande, par Arthur de Buissières.—Aimer, c'est vivre, par Aimée Patrie.—Pèlerinage, par Fauvette.—Fable : Le lierre et le rosier, par Le Bailly.—Poésie : Bébé, par J.-A. Chambault.—Nouvelle : Prouvez-moi que vous m'aimez, par Michel Triveley.—Logement des tireurs canadiens à Bisley.—Scènes de la campagne.—Poésie : Le chat, par Augustin Lellis.—L'inconnue, par F. Picard.—Les bijoux à la mode.—Les étrennes des enfants pauvres, par F. Picard.—Bibliographie.—Petite poste en famille.—Description des toilettes.—Le sport : Jeux de dames et de crosse.—Feuilletons : La veuve du garde ; Mariannic, par André Theuriet.—Choses et autres.

GRAVURES.—Portrait de M. Henri Meilhac, de l'Académie française.—Logements des tireurs canadiens à Bisley.—A travers le Canada : Les pompiers de l'asile Saint-Jean-de-Dieu.—La Saint-Jean-Baptiste à St-Raymond : Chars allégoriques.—Scènes de la campagne : J'y suis, j'y reste.—Le passage du train.—Gravures de mode.—Gravure du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT CINQUANTE-HUITIÈME TIRAGE

Le cent cinquante-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUILLET), aura lieu le samedi, 7 AOUT, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

A BATONS ROMPUS

Par ces jours caniculaires qui font caner les plus vaillants, chauds, froids, suants, fondants, je voudrais bien vous offrir un article à la glace, mais comme je craindrais que cela ne refroidisse votre zèle de lecteurs, permettez-moi de vous donner uniquement quelques conseils réconfortants et quelques recettes rafraîchissantes.

Et d'abord, laissez-moi regretter la disparition du parasol antique, et mieux encore de l'en-tout-cas moderne, ces deux protecteurs bienfaisants des coups de soleil.

Pourquoi donc les avoir abandonnés et pourquoi on ne les ressusciterait-on pas ?... Avec eux plus de coups de soleil et plus de toilettes gracieuses, qui, parties fraîches et coquettes le matin, rentrent le soir, après

les averses capricieuses de l'été, frippées comme un barbet crotté.

Donc, ressuscitons l'en-tout-cas, dans l'intérêt de nos santé, de la fragilité des enfants et des toilettes des femmes, lesquelles ressemblent sous ce couvert à des marguerites ambulantes couvertes par des pétales parfumées.

* *

Dans les pays continuellement chauds et torrides, les coups de soleil sont moins fréquents qu'ici. Pourquoi ? C'est qu'on est toujours prêt à recevoir l'ennemi, les morsures du soleil, tout comme nous sommes préparés ici à recevoir les morsures du froid.

Ainsi, si par opposition, en France et en Espagne, pays tempérés, il y a relativement plus de gelés l'hiver qu'au Canada, c'est que, comme nous, ils n'ont ni doubles croisées, ni doubles portes, ni fourrures.

En été, nous autres, nous ne savons pas nous protéger contre la chaleur.

De là tant d'accidents. Ainsi, comme l'insolation provient tout autant de l'action du soleil sur l'épine dorsale et sur la nuque que directement sur la tête, les habitants de l'Inde portent le chapeau à bords renversés ou casquette avec foulard flottant ; d'autres, les gens de progrès, portent le *spine protector*, c'est-à-dire une plaque de liège ou un tissu de crins cousu dans le dos du vêtement ; d'autres enfin portent de la laine ou de la flanelle, comme les Espagnols, les habitants ou les moines du désert, prétendant que ce qui protège du froid protège du chaud.

Comme je crois qu'ils ont raison, et qu'après expérience je m'en suis bien trouvé, j'ai pensé devoir en informer le lecteur pour éviter les coups de soleil ; car notre fragile coloquinte a parfois assez de ses... coups de tête.

* *

Après le vêtement, passons à la boisson. Question grave si jamais il en fut.

Ne buvez pas, disent les uns ; buvez beaucoup, disent les autres. J'avoue que je suis de l'avis des seconds. Buveurs ou pas buveurs, tout le monde sue.

Méfiez-vous donc des gens qui, vous voyant suer, vous disent : "C'est le wiskey ou la bière qui sort." Ils suent bien, eux aussi ; mais ils disent que c'est de l'eau : *aqua pura*, et comme Dieu a toujours puni les méchants depuis le déluge, qu'il avait inventé pour eux, ayant réservé Noé et la vigne pour les bons, nos buveurs d'eau moderne en sont quittes pour des crampes, coliques et autres maux *ejusdem farinae* que leur occasionnent les microbes, les vibrions, les craudaux et les grenouilles qui ont choisi leur estomac comme succursale des réservoirs et abreuvoirs publics.

* *

Donc, buvons... et il le faut, car si vous n'alimentez pas le corps de liquide tout comme vous lui donnez des solides pour aider à la coopération des éléments chimiques nécessaires à l'existence, vous tarissez les sources de la vie.

Raisonnons. Quoi ! Voici un homme qui "sue sang et eau," par la sueur, son sang s'épaissit, toutes les sécrétions naturelles du corps deviennent âcres, alcalines, la peau se sèche comme une peau de tambour, et... vous éclatez comme une chaudière à vapeur asséchée.

Buvons donc, surtout des toniques, des cordiaux, tels que du vin mélangé à de l'eau fraîche, ou du whiskey mitigé d'eau à la glace, et surtout buvons du *mazagan*, c'est-à-dire du café faible, froid, sucré, dans lequel on exprime le jus d'un citron et qu'on baptise d'un peu de... brandy.

C'est le breuvage qui met du cœur dans les jambes des *pioypions* français.

* *

Puisque je viens de vous parler du soldat français, permettez-moi de vous parler de la célébration de la fête nationale française, le 14 juillet, à Montréal.

Dans certains milieux, cette fête a fait beaucoup de bruit, autant à Montréal qu'à Québec, et cela à propos de certains discours... patriotiques...

Et d'abord, ce que je n'ai jamais compris et que je

trouve très indigeste, ce sont les discours qu'on fait après un banquet, la bouche enfomagée et l'haleine forte de vins, quelquefois d'esprit.

Mais c'est une mode, et tout comme dans le bœuf à la mode, qui n'est bon qu'autant qu'il y a des carottes, les orateurs ne manquent pas de mettre dans leurs discours beaucoup de carottes... patriotiques. Ce sera toujours le même cliché.

Commencée très patriotiquement et très pieusement par une messe célébrée par le Rév. Messire Collin, dont le cœur a su trouver des accents profondément nobles, élevés et patriotiques, certains orateurs du banquet ont été moins heureux, et si, comme l'a dit si excellemment le consul de France, il y a toujours quelque chose à dire sur la France, m'est avis que quelques-uns auraient mieux fait de briller par leur silence.

En effet, après les belles paroles de M. l'abbé Collin, que j'interprète comme suit, il n'y avait plus rien à dire.

La France d'aujourd'hui, a dit M. l'abbé Collin, Clovis, soldat, en a été la base ; Jeanne d'Arc, le cœur ; l'empire, la tête, et comme il fallait un diadème pour couronner cette trinité française, la république a surgi, protégeant de son drapeau tricolore les tombeaux héroïques de nos rois à Saint-Denis, nos gloires immortelles du Panthéon, l'aigle endormi des Invalides.

C'est là-dessus qu'on devait hisser le drapeau de la France, et se contenter de crier, Vive la République. Quant à cet autre qui pousse des cris de paon déplumé, et qui voudrait qu'on célébrât la fête nationale française, non le 14 juillet, mais le jour où les anglais brûlèrent Jeanne d'Arc, nous ne sommes pas de son avis, et nous croyons qu'on devrait plutôt choisir le 4 septembre 1870, date de notre défaite par les Allemands, il est vrai, mais surtout le jour de la plus belle victoire de la France : car ce jour là, la France a gagné la République !

* *

Pour finir.

Il n'y a pas que des coups de soleil en ces jours torrides, mais il y a aussi des accidents de toute nature. Celui qui est arrivé il y a quelques jours est si abracadabrante que la Faculté de Médecine en est encore tout ébahie ! Voici :

De même que les enfants aiment à jouer aux soldats vous savez que le sexe faible veut jouer aux hommes.

Non contentes d'enfourcher Pégase, quelques-unes de ces dames enfourchent aussi la bicyclette. Or, dernièrement une de ces amazones fut renversée par une voiture.

Comme elle était sans connaissance on appela l'ambulance et elle fut transportée dans un hôpital.

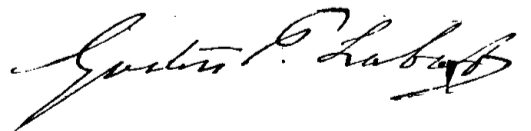
A toutes les questions qu'on lui posait pour savoir où elle souffrait, la victime, ne pouvant parler, aspirait beaucoup d'air, tout comme si elle voulait faire disparaître un corps étranger qui semblait l'étouffer.

A chaque aspiration, un bruit insolite, étrange se faisait entendre.

Or, savez-vous ce qui était arrivé ?...

Je vous le donne en mille... Comme on dit en médecine, il y avait eu métastase, c'est-à-dire déplacement... La belle avait avalé son sifflet d'alarme et elle sifflait... à l'opposite !

Il est vrai que c'était à Marseille sur la Cannebière, mais nous dirons ceci comme morale : Mesdames, ne jouez pas aux hommes !



Dans les lettres comme dans l'armée, bien des gens n'arrivent qu'à l'ancienneté.—MAXIME DU CAMP.

L'amour veut qu'on ait ses trente-deux dents, ou du moins vingt-huit, car on ne peut exiger de lui les dents de sagesse.—H. RABUSSON.

SOIRÉE ALLEMANDE

*Le silence, endormeur, pèse dans l'air serein
Sur la tranquillité des pics aux sommets roses,
Et l'absence de chants ou joyeux ou moroses
Attriste les flots bleus du Danube et du Rhin.*

*Aussi, la morne nuit, joyau d'un noir écrin,
Allonge un reflet d'ombre aux fronts pâles des roses,
Quand là-bas, le couchant qui pleure sur les choses,
Traîne son voile azur, splendide et purpurin.*

*Pur-delà les grands monts aux crêtes inconnues,
La lune, mollement, verse du fond des nues
Le très vague du songe et les tristes sommeils,*

*Et contemple sous elle, en scènes ironiques,
Entre vos foyers d'or, ô nocturnes soleils !
La féroce beauté des plaines germaniques.*

Arthur de Bussières

AIMER, C'EST VIVRE

Aimer, c'est souffrir !

Et, tout un long moment, ces trois mots couronnant un délicieux article ciselé avec l'exquise délicatesse d'une âme admirablement douée, me firent rêver, pourtant.

Aimer, c'est souffrir... Mais l'amour n'est-ce donc pas ce mystérieux flambeau illuminant d'une lueur d'au-delà, les difficiles sentiers où, sans ce reconfortant mirage mettant des reflets charmeurs aux épinés mêmes qui blessent et dorant jusqu'aux durs cailloux du chemin, le mortel découragé dès l'abord, voudrait mourir aux premières meurtrissures... L'amour, n'est-ce pas la goutte de nectar jetée par un Dieu compatissant dans le calice de la vie pour en atténuer l'amertume ?

Et pourquoi donc ce sentiment divin dans son essence serait-il inséparable de la douleur ?

Ah ! je comprends qu'une âme avide de se prodiguer qui, trompée par de séduisants dehors, a égaré sa tendresse sur un être indigne d'un si grand bien, souffre amèrement d'un cruel réveil : je conçois, alors, les sanglots déchirant un cœur où l'illusion se meurt, où l'espoir agonise ; le tressaillement des lèvres où un dernier écho du nom de l'ingrat vibre encore, des pleurs brûlant des yeux où son image pâlit ; mais pourquoi des larmes dans une affection partagée, unissant par des liens indicibles et doux deux personnes faites pour se comprendre ?

Sans doute, un nuage obscurcissant le front de l'aimé ne peut manquer de faire lever dans l'esprit de l'amante une pensée inquiète ; mais quelle ineffable compensation, aussi, que la flamme d'un œil reconnaissant répondant à la sollicitude d'un regard soucieux !

Non, la souffrance n'est pas nécessaire à l'amour versant éternellement et partout les sourires de la félicité ; mais l'amour, c'est le rêve idéalisant la matière et poétissant la souffrance même.

Parfois la jalousie, s'unissant dans un cœur à la violence d'une passion où les sens ont toutes parts, peut faire éclore, peut être, ces désespoirs sans frein étonnant la vertu candide ; mais là n'est pas l'amour, l'amour pur dégagé de toutes considérations matérielles et égoïstes, l'amour vrai, enfin ; puisque la confiance, l'abandon et le besoin de se dévouer sont le premier et le plus bel apanage de l'amour !

La douleur n'est pas à celui qui aime et se sent aimé, mais à cette âme délicate et ardente qui, par son raffinement même, isolée jusqu'au sein des foules, cherche vainement l'âme-sœur devinant sans qu'on les lui dise les secrets orages et les intimes fêtes. Trop fière pour goûter des hommages vulgaires qui ploient le genou devant elle, les abîmes de tendresse qu'elle cache en ses replis lui sont un talisman contre les mesquins calculs qui bouleversent le monde sous ses yeux ; toute à la poésie de son rêve, elle ne comprend pas que des êtres comme elle, jeunes et bons, puissent préférer au bonheur d'une affection réciproque le brillant, souvent faux, d'un nom ou d'une fortune.

Aimer, c'est vivre ! La vie sans l'amour, c'est le

désert brûlant que n'égaie pas une verte oasis, c'est le printemps sans oiseaux et sans fleurs, c'est le jour sans soleil, c'est la nuit sans étoiles.

L'abbé le Courtier a dit des femmes : "L'abnégation avec toute son énergie de sacrifice, le dévouement avec toutes les délicatesses de la charité, constituent le caractère de la femme ; c'est son instinct, sa force, sa grandeur et sa grâce."

Il est donc aussi indispensable à une femme d'aimer et de se dévouer, qu'il lui est nécessaire de respirer.

L'homme, ne vivant pas ainsi qu'elle uniquement par le cœur, laisse, en son existence, moins de place à l'amour : ce qui est chez elle l'essence même de la vie, n'est chez lui qu'un accessoire qu'il peut, sans cesse, selon les froids conseils de la raison... de l'intérêt modifier ou sacrifier.

On a dit de la reconnaissance qu'elle est comme ces liqueurs d'Orient qui ne se gardent qu'en des vases d'or. Ainsi en est-il, je pense, de l'amour vrai. Seule une âme d'élite, une âme chaste que n'agitent pas d'impures tempêtes et que ne troublent pas de basses ambitions peut en concevoir les sublimes dévouements et la constante ferveur.

Voilà pourquoi, quand il m'arrive d'entendre quelque part une voix mâle exalter l'amour, en moduler les douces mélodies, surprise et charmée par ces notes d'une énergie plus vibrante, plus grave, plus touchante, je me sens tentée de crier à l'artiste inconnu :

"O toi qui chantes l'amour, es-tu donc un ange ? Chante, chante encore, chante toujours : tes refrains ont des accents ineffablement doux ; ils résonnent à l'oreille ainsi qu'un pur écho des symphonies célestes. Ils font lever dans ma pensée tout un essaim de rêves blonds reposant à l'ombre de pieux souvenirs et attendant pour s'éveiller la caresse nouvelle d'un chaud soleil : où la mélancolie battait son aile sombre, ils font voler l'espérance ; à côté des cyprès, ils font éclore d'odorantes fleurettes."

Aimée Patrie

PÈLERINAGE

Nos lecteurs sont, je n'en doute pas, très sympathiques à ces manifestations toutes pieuses et toutes pacifiques appelées pèlerinages.

N'est-ce pas un des signes les plus consolants de notre temps, que cette revendication des croyants au droit à la prière ? N'est-ce pas infiniment touchant de voir une longue procession s'avancant gravement, d'un pas ferme, l'air sérieux et recueilli, à la file les uns des autres, observant une subordination évidente à l'égard des plus âgés et des plus respectables ? De temps en temps, ils murmurent doucement quelques prières, ou chantent quelques cantiques. On voit, à leur démarche, que la fatigue commence à les atteindre, mais sans les décourager. Cette simplicité, cette abnégation, ce sacrifice, ne sont-ils pas admirables ? Quel motif les guide dans ce voyage, si ce n'est la foi ?

Ce printemps, la température n'était pas beaucoup propice aux pèlerins, cependant plusieurs ont été fidèles, et Sainte-Anne de Beaupré a vu paraître chaque semaine de pieuses réunions au saint rendez-vous.

Le voyage est des plus agréables lorsqu'on s'y rend par le bateau. Notre beau fleuve Saint-Laurent est véritablement enchanteur. Rien de plus féerique que ses rives fleuries abritant de jolies villas qui se mirent coquettement dans les eaux.

En arrivant à Sainte-Anne, un spectacle ravissant nous est réservé. Nous avons en face de nous d'immenses montagnes, les Laurentides, derrière lesquelles le soleil disparaît doucement dans la splendeur de sa royauté. Les bords de cette masse noire faiblement illuminés dessinent un cadre irrégulier, mais grandiose. Encore quelques instants et le crépuscule fera sa complète apparition. La flèche de l'église se découpe sur le fond azuré du ciel, la teinte rose de l'horizon monte en se fondant dans le bleu argenté du zénith. Ce sont

de vrais oiseaux du bon Dieu qui gazouillent dans les saules et les érables ; ce sont de vrais canards sauvages, qui, le cou tendu et l'aile sifflante, attirés par les familles de palmipèdes sédentaires, tournoient dans l'espace.

A l'arrivée de notre bateau, des accords se font entendre. Une dizaine de musiciens établis sur le quai, (qui est bien un peu vieillot et trop long à mon goût) tirent de leurs instruments de cuivre des sons d'une parfaite justesse. C'est un de ces beaux vieux cantiques dont la phrase musicale absolument élémentaire ne tient pas longtemps l'auditoire en suspens ; mais une harmonie mélodieuse lui procure un sentiment de bien être et de repos indéfinissable.

Bientôt la cloche paroissiale salue, elle aussi, notre arrivée. Hâtons-nous et pénétrons avec foi et confiance dans ce temple béni rempli de reliques, d'ex-voto et de dons de toutes sortes. Parmi les objets précieux qui forment le trésor d'antiquités de ce sanctuaire, figure une belle chasuble brodée par la main royale d'Anne d'Autriche, la mère de Louis XIV. S.S. Léon XIII envoya, il y a quelques années un magnifique tableau. Le marquis de Tracy, vice-roi de la Nouvelle France, fit aussi don d'un tableau dû au pinceau de Lebrun.

Des vitraux peints, d'une grande beauté, ornent le chœur. Les chapelles latérales sont aussi très riches et très belles, mais ce que j'ai aimé surtout, c'est la magnifique statue de la bonne sainte Anne. Elle est en dehors du sanctuaire et semble nous inviter à nous approcher tout près d'elle. Comment résister à cette tendre invitation ? Pourquoi ne pas aller se jeter à ses pieds et prier avec ardeur cette chère patronne de notre pays ? La prière, n'est-ce pas un chant de reconnaissance et d'amour qui s'élève de nos cœurs heureux, joyeux ou tristes, si vous voulez, mais aimants toujours... Combien de fronts, de ces fronts brûlant de désespoir, le bon vent de la prière n'a-t-il pas rafraîchis ?...

A gauche de l'église se trouve le vieux temple. J'y ai remarqué d'antiques tableaux ; l'un d'eux rappelle une délivrance remarquable : Le Héron, vaisseau du roi, sur le point de sombrer. Il date, je crois de l'an 1660.

Un peu plus loin, se trouve la Scala Santa où se fait la procession et la prière à haute voix. Rien n'est plus imposant que ce touchant concert et ces groupes pieux s'arrêtant successivement à chaque marche. En contemplant ces hommes, ces femmes, ces enfants à genoux sur la dalle froide, invoquant la souveraine Miséricorde, ne prenant garde ni à leurs voisins, ni à eux-mêmes, on est ému et édifié, on se surprend à former des vœux pour tous ces pèlerins, toutes ces âmes d'une même race, rapprochés un instant dans la communion d'un même acte de foi, et destinées à s'éloigner pour ne plus se revoir jamais. C'est ce que j'ai ressenti et c'est aussi ce qui me fait m'écrier : *Annuaire Dominus omnes petitiones tuas !*

faucille

RÉGAL LITTÉRAIRE

Sous peu, nous commencerons la publication d'un joli feuilleton, fort bien illustré, qui, nous n'en doutons pas, plaira à nos aimables lectrices, à nos fidèles lecteurs.

Nous reviendrons sur ce sujet la semaine prochaine.

LE LIERRE ET LE ROSIER

Un lierre, en serpentant au haut d'une muraille, Voit un petit rosier et se rit de sa taille ;

L'arbuste lui répond : " Apprends que sans appui

J'ai su m'élever par moi-même ;

Mais toi, dont l'orgueil est extrême,

Tu ramperais encor sans le secours d'autrui."

LE BAILLY.

BÉBÉ

I	II
<i>Dans le berceau Frais de dentelle, Petit oiseau S'endort sous l'aile D'un ange blond Et l'innocence Brille à son front Doré d'enfance.</i>	<i>Ses grands yeux bleus Pleins de mystères Dorment joyeux Sous leurs paupières, Et son sourcil Gaiment ombre Le blond nuage De son long cil.</i>
III	IV
<i>Bébé repose Mais il sourit, Sa bouche rose S'épanouit : Et dans ses langes, L'enfant paraît Sourire aux anges Qu'il reconnaît.</i>	<i>Sa tête ronde Sur l'oreiller En tresse blonde Vient s'émailler Comme un panache ; Comme un blanc lus Dans les replis Elle se cache.</i>
V	VI
<i>Son pied mignon D'un rose tendre Sous l'édredon Aime à s'étendre. Il fait si chaud Dans la flanelle Et c'est si beau Cette dentelle.</i>	<i>Son petit cœur, A son oreille Conte bonheur Conte merveille ; Sur son beau sein Pour mieux entendre Pour mieux comprendre Il met sa main.</i>
VII	VIII
<i>Puis il écoute Ce qui se dit Sous cette voûte Le cher petit, C'est de l'ivresse Qu'il entrevoit De l'allégresse Qu'il aperçoit.</i>	<i>Car son front brille A chaque instant Car il babille, Tout en dormant, Et de la moire Des petits draps Sortent ses bras, Ses bras d'ivoire.</i>
IX	X
<i>Douce maman Dans son ivresse En souriant A sa tendresse Qui s'endort Fait des songes Des rêves d'or, De doux mensonges !</i>	<i>Et bébé rit, Et l'allégresse Que Dieu bénit, Vire se dresse Près du berceau Pour cette mère Et pour le père De notre oiseau.</i>

J. Chambault

" PROUVEZ-MOI QUE VOUS M'AIMEZ ! "

I

Ce fut le cœur lui battant un peu que Pierre Briault monta chez Mme Delvour ; arrivé au palier du second étage, il s'arrêta et regarda l'heure.

—Quatre heures moins vingt, fit-il... et ce n'est que pour quatre heures et demie !... Ah ! diable ! je suis trop en avance !... Attendons !

Et il redescendit l'escalier, faisant les cent pas devant la maison ; mais son impatience était telle qu'il ne put laisser écouler le temps voulu, — et ce fut encore bien avant l'instant fixé pour le rendez-vous qu'il fit résonner le timbre de la porte d'entrée.

—Mme Delvour, s'il vous plaît ? dit-il en s'adressant à une jeune bonne.

—Elle est sortie, monsieur... Mais je ne crois pas qu'elle tarde à rentrer... Elle attend quelqu'un qui doit venir...

—C'est moi.

—En ce cas, si monsieur veut bien se donner la peine...

Et Pierre fut introduit dans le salon, dont la porte se referma derrière lui.

Il prit un livre qui se trouvait sur la table, s'assit sur un fauteuil et essaya de lire ; mais, malgré lui, ses

yeux ne parvenaient pas à se fixer sur l'ouvrage qu'il tenait en main.

Il songeait, tout en regardant la pendule :

—Quatre heures vingt... Si elle est exacte, dans dix minutes elle sera ici... C'est par cette porte-là qu'elle entrera, et tout de suite, rien qu'à son regard, il me sera possible de deviner sa réponse...

Et, supputant ses chances de succès, il reconstituait la scène de l'avant-veille, le trouble de la jeune femme, son émotion visible après la demande en mariage qu'il lui avait adressée, et enfin sa réponse évasive, mais si pleine de promesses pourtant :

—Comment voulez-vous que je me prononce si vite ? Le mariage est une chose si grave !... Laissez-moi réfléchir... et revenez après demain chez moi, à quatre heures... A ce moment, j'aurai pu consulter mon cœur et je vous ferai connaître ma décision...

Et Pierre, arrivé maintenant à l'instant décisif, se demandait comment il avait pu parvenir au bout de ces quarante-huit heures : jamais, en aucune circonstance de sa vie, les aiguilles du cadran ne lui avaient paru tourner aussi lentement !

—Ce sera oui... Elle dira oui... J'en suis sûr... J'en ai le pressentiment...

Mais, la minute d'après, le doute le prenait.

—Si ce devait être non, pourtant !

Et à cette idée d'un refus possible, les larmes montaient presque aux yeux du jeune homme.

—Mais c'est que je l'adore ! faisait-il, et tout ce que je lui ai dit de mon amour est encore au-dessous de la vérité !

Et, faisant un effort sur lui-même :

—Comme ce sentiment a vite pris naissance en mon cœur, pourtant : deux ou trois rencontres chez des amis communs, un tour de valse... et j'ai été conquis !

II

La porte venait de s'ouvrir ; Mme Delvour apparut.

—Ah !... en avance ?

—Oui... je...

Elle sourit.

—Ne vous excusez pas ; cet empressement n'est que flatteur.

Et comme Pierre, debout, le regard anxieux, attendait :

—J'ai beaucoup réfléchi, cher monsieur, savez-vous ? et nous avons à causer.

Mme Delvour s'assit gracieusement sur un fauteuil bas, et fit signe à Pierre de prendre place en face, sur une chaise ; — une minute de silence — un siècle pour Pierre — et l'explication commença.

—D'abord, cher monsieur, — et ceci, je dois vous le dire tout de suite, — l'idée d'un mariage entre nous n'est nullement pour me déplaire.

—Ah !...

Déjà le visage de l'amoureux s'illuminait.

—Vous avez trente-deux ans, j'en ai vingt-trois. Votre situation est indépendante ; la mienne également. Nous sommes du même monde, nous avons des relations communes. Donc, à ces différents points de vue, tout semble marcher admirablement.

Nouveau rayonnement sur le visage du jeune homme, et Mme Delvour continua :

—De plus, je reconnais que, restée veuve toute jeune encore, et par la exposée à plus d'un ennui, je ne puis éternellement demeurer dans cette situation ; autrement dit, je sens bien qu'un jour ou l'autre il me faudra songer au mariage...

—Très bien.

—Et pourquoi vous le laisserais-je ignorer ?.. Physiquement et moralement, vous me plaisez beaucoup.

—Comme je suis heureux !

—C'est donc vous dire que vous me semblez plus particulièrement qu'un autre désigné pour être le mari que je dois prendre.

—Mais alors... c'est mon rêve !...

—Ajouterai-je que, depuis quelque temps déjà, j'avais parfaitement remarqué l'impression produite sur vous par ma modeste personne ?... Et jamais une femme ne demeure insensible...

—Ah ! madame, la joie !... le bonheur !...

—Ce n'est pas tout. Avant-hier, en me faisant l'a-

veu des sentiments que j'ai été assez heureuse pour vous inspirer, vous avez su, je ne veux pas vous le dissimuler, remuer en moi des sentiments tout nouveaux d'émotion et de tendresse... Je n'ai pas pu rester indifférente... Enfin, puisque me voici entrée dans la voie des confidences, j'irai jusqu'au bout de ma confession : je crois que je vous aime un peu, mon ami...

Pierre était déjà à genoux devant Mme Delvour et lui baisait les mains.

—Ah ! Charlotte, ma chère Charlotte !...

Mais celle-ci recula son fauteuil vivement.

—Je vous en prie... Attendez... Rien n'est décidé encore.

—Comment ?... vous m'aimez et rien n'est décidé !

—Justement : je vous aime... mais je veux savoir si vous m'aimez, vous.

Le moment n'eut pas été aussi solennel que Pierre eût éclaté de rire.

—Voyons, permettez-moi de m'étonner !... C'est moi qui demande votre main, c'est moi qui tremble de ne pas vous plaire... et vous doutez de la sincérité de mes sentiments !... Mais réfléchissez donc !... Vous l'avez dit vous-même : j'ai une situation indépendante comme la vôtre, je suis du même monde ; vous ne pouvez donc pas m'accuser d'agir par intérêt... Alors, si je ne vous aimais pas, je ne vois vraiment pas dans quel but...

Mme Delvour acquiesça de la tête.

—Oui, vous êtes sincère... Et vous êtes persuadé que vous m'aimez... Je ne le nie pas... Mais de quelle persistance cet amour est-il capable ?... Voilà ce que je veux savoir avant de lier ma vie à la vôtre... Un jeune homme rencontre une jeune femme. Elle lui plaît. Il le lui dit. En le lui disant, il s'enflamme, et le voilà tout naturellement amené à croire son amour éternel. Mais quelle garantie la femme a-t-elle de la durée de cet amour ?... Un feu de paille, peut-être !... C'est là-dessus que je veux être fixée... Prouvez-moi que vous m'aimez vraiment, et alors je suis à vous... Mais jusqu'à ce que vous m'avez donné cette preuve, la sagesse me commande d'attendre.

—Mais...

—Je suis inébranlable... Une preuve... Donnez-moi une preuve...

—Mais encore, pour pouvoir vous prouver mon amour, faut-il que l'occasion s'en présente... Je ne peux pas mettre le feu à votre maison afin de venir vous chercher au milieu des flammes... Je ne peux pas vous jeter à l'eau pour vous en retirer au péril de ma vie.

—Ce ne serait pas encore là une preuve d'amour... Nombre de braves gens qui accomplissent des actes héroïques n'ont jamais songé à épouser celles qu'ils venaient de sauver... Courage et amour, ce n'est pas la même chose.

Pierre eut beau insister, prier, supplier, jurer qu'on n'avait jamais aimé comme il aimait : rien n'y fit.

—Une preuve, répétait Mme Delvour, une toute petite preuve de votre amour, et je vous épouse !... Mais cette preuve, j'y tiens... Il me la faut !

Et le pauvre garçon dut prendre congé, désespéré, et se demandant par quel miracle il lui serait possible de fournir cette preuve qu'on lui demandait.

III

Les choses en étaient encore là depuis deux mois. Pierre avait revu Mme Delvour chez les uns et chez les autres. Chaque fois, il avait fait effort pour qu'elle crût à son amour sur parole, à défaut d'une preuve matérielle qu'il ne pouvait pas lui donner. Mais elle s'entêtait toujours.

—Faites-vous ruiner, lui disait-il, et vous verrez si je ne vous épouse pas malgré votre pauvreté !

—Belle preuve d'amour ! lui répondait-elle. Épouser une femme ruinée alors qu'on avait déjà demandé sa main quand elle était riche, c'est simplement de la chevalerie. Et tout homme doué d'un peu de dignité de caractère en ferait autant.

—Mais comment, alors ?... comment ?

—Ah ! mon ami, ceci, c'est votre affaire : cherchez ! Et Pierre cherchait toujours, se torturant l'imagination.

Le brave garçon obsédé maintenant par son idée, en était venu à se plonger dans la lecture des romans passionnels, à l'affût d'une aventure analogue à la sienne. Qui pouvait savoir ? Peut-être l'imagination d'un conteur lui fournirait-elle le moyen de sortir de l'impasse où il se trouvait.

Il rêvait aussi à des aventures extraordinaires... Ruy-Blas qui se blesse la main pour aller chercher cette petite fleur que, plus que tout autre, la Reine d'Espagne aime à porter sur elle... Et il inventait des combinaisons romanesques... Il aurait voulu se battre pour Mme Delvour, sans le lui dire... Un duel où il aurait été blessé... Et, alors, en apprenant la cause de la rencontre, elle s'attendrait sans doute et consentirait au mariage.

Malheureusement, tout ceci ne dépassait pas l'ordre des rêveries. Pas de fleur poussant sur quelque roc escarpé que Mme Delvour eût exprimé le désir de posséder. Et pas non plus d'ennemi à pourfendre ou par qui être pourfendu en l'honneur de cette charmante femme.

IV

L'hiver venait de finir.

Aussi, lassé d'attendre, désespérant maintenant de pouvoir jamais porter à Mme Delvour le témoignage impossible qu'elle prétendait exiger, Pierre Bridault fut-il pris d'un profond découragement et finit-il par se résigner à la lutte.

Il s'en vint voir Mme Delvour.

Comme la première fois, ce fut la même petite bonne qui lui ouvrit.

—Madame est chez elle ?

—Oui, monsieur ; elle vient de rentrer.

Le visiteur fut introduit dans le salon.

—Vous ici ? fit Mme Delvour, en venant à Pierre. Mais voici une visite que je n'avais pas autorisé. L'étiquette mondaine pourrait y trouver à redire.

Et elle ajouta, en prenant place à côté du visiteur.

—Sans doute, une chose grave à me dire, n'est-ce pas ? et vous venez m'apporter la fameuse preuve ?

—Non ! je venais vous dire, au contraire, que je renonce à vous l'apporter.

—Ah !

Ici, Pierre prit un air grave :

—Oui... j'ai cherché durant tout l'hiver, et Dieu sait avec quel acharnement !

Et souriant malgré lui :

—Comme les ouvriers sans travail, voyez-vous, j'aurais pris n'importe quoi... Mais la mauvaise chance s'en mêle... Et je vois bien que je ne trouverai rien jamais... ou, du moins, d'ici à longtemps... D'un autre côté, cette vie d'incertitude et de fièvre me mine, me tue... Malheureux pour malheureux, j'aime autant l'être complètement et d'une façon plus calme... En rompant tout engagement avec vous, j'aurai du moins une dernière ressource : celle de pouvoir oublier... Adieu donc ; je pars... pour ne plus jamais vous revoir.

Et se levant :

—Mais, du moins, avant de vous quitter, me donnerai-je la satisfaction de vous dire ma façon de penser sur votre compte : vous vous êtes mal conduite à mon égard !...

—Hein ?...

—Parfaitement... Ou vous m'aimiez, ou vous ne m'aimiez pas... Mais cette condition que vous prétendiez m'imposer était cruelle... D'ailleurs, aujourd'hui que ma décision est prise, je vois plus clair en moi-même... et en vous : eh bien ! je vous dis que tout cela n'était que de la coquetterie de votre part !...

—Oh !...

—Parfaitement !... Et je pourrais ajouter... Mais à quoi bon ?... Je vous suis parfaitement indifférent, n'est-ce pas ?... Adieu, madame, et sérieusement cette fois...

—Oh !...

Et Pierre se dirigea vers la porte. Mme Delvour n'en revenait pas. Un tel sans-gêne à son égard ! Elle était furieuse.

—Bon voyage, puisqu'il en est ainsi ! fut-elle sur le point de répondre.

Mais—étrangeté de la nature féminine !—que se passa-t-il en elle ?...

Certes, Pierre lui était sympathique jusque-là ; elle l'aimait bien et se faisait tout doucement à l'idée de devenir sa femme,—mais sans que rien la pressât outre mesure, pourtant ; et même, quand elle restait huit jours sans le rencontrer, il n'y avait chez elle aucune impatience exaspérée d'amoureuse...

Alors, comment expliquer cette révolution qui s'opéra dans son esprit dès que le jeune homme lui eut fait connaître qu'il la quittait pour tout de bon ?...

Oubliant toute réserve, tout amour-propre, sentant fondre en elle toute résistance, elle courut derrière lui, en l'arrêtant, et cette phrase s'échappa de ses lèvres :

—Non, non... Pierre... ne partez pas !... car je vous aime !

On peut penser que Pierre ne se le fit pas dire deux fois... et qu'il eut vite fait de revenir sur ses pas.

—Vous m'aimez ?... Ah ! ma chère Charlotte !...

Ce fut une explosion de joie.

V

Comme il arrive souvent, après les premiers transports passés, les nouveaux fiancés raisonnèrent sur leur cas.

—Moi qui m'étais juré, pourtant, fit Mme Delvour, d'obtenir de vous une preuve réelle de votre amour !... Mais je comprends maintenant... Tant que ma volonté se montrait hésitante, je vous demandais des prodiges... mais, tout-à-l'heure, à la minute même où j'ai senti que je vous aimais profondément, je n'ai plus songé à avoir les mêmes exigences... Ce n'est pas sur la qualité de l'amour de l'autre qu'on se décide,—c'est sur la qualité du sien !

MICHEL TRIVELEY.

LOGEMENT DES TIREURS CANADIENS
A BISLEY

Depuis que les militaires ont abandonné Wimbledon comme champ de tir pour les grands concours de l'Angleterre et des colonies, les réunions de ce genre ont lieu à Bisley, quelques lieues au sud de Londres et de Windsor. Cette année, le contingent des tireurs canadiens se trouve logé dans un édifice qui a été construit exprès pour eux par ordre du département de la milice d'Ottawa, tel que notre gravure le représente.

Aucune colonie n'a encore songé à se mettre ainsi dans ses meubles. L'intérieur est boisé en bois canadien de diverses essences et produit un bel effet.

Le coût total est de dix ou douze mille piastres dont

plus de la moitié est couverte par des souscriptions particulières.

Le major Henry Fullerton Perley, ancien ingénieur en chef des Travaux Publics (Ottawa) avait été chargé de conduire les travaux et il s'en est acquitté avec un grand succès.

Le 14 juillet, il télégraphiait que les tireurs canadiens prenaient possession du nouvel édifice ce jour-là.

Le lendemain le major Perley mourait. Ce triste événement donne lieu à l'expression de beaucoup de regrets : car le défunt était un brave homme, aimé de tout le monde.

SCÈNES DE LA VIE DES CHAMPS

(Voir gravures)

“ J'y suis, j'y reste ! ” Et la bonne bête ne paraît pas vouloir céder devant les grognements de fureur des représentants de la race porcine.

Il sont cependant cinq ou six contre un : mais notre toutou s'en inquiète bien ! S'il a la garde de toute la ferme, ce n'est pas trop qu'il se paie un peu ! Et vous le voyez, non seulement il y plonge le museau, mais il s'y plonge tout entier !

Le “ Passage du train ” nous fournit un autre coup d'œil... agréable. Pendant que notre petit gardeur d'oies salue les voyageurs, son troupeau, effrayé, s'élanche de la mare où il s'ébattait.

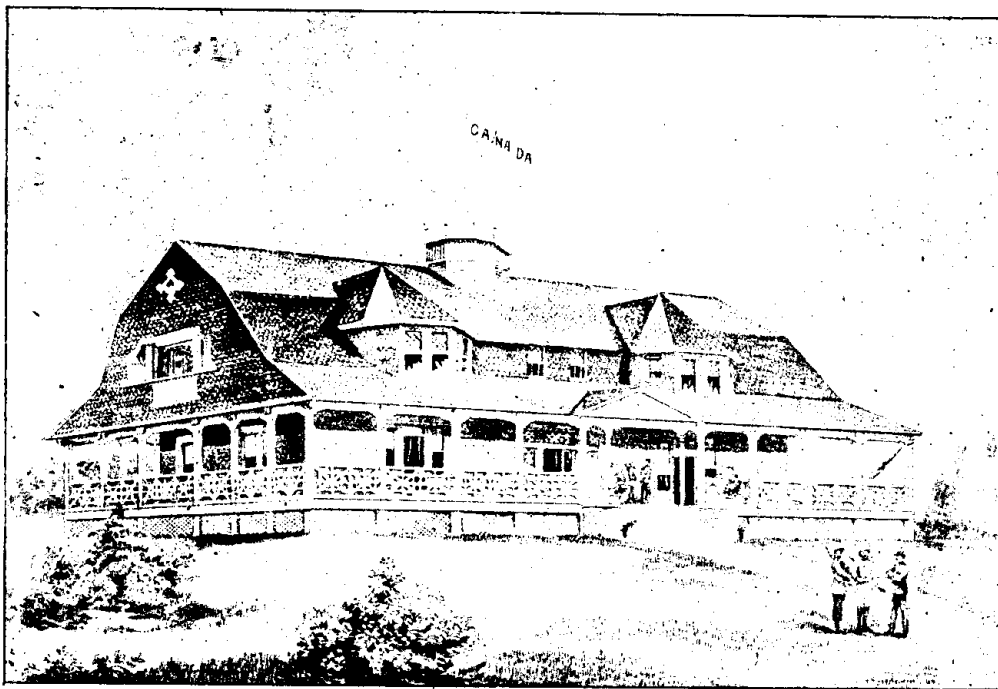
Dans leur effarement, ces pauvres bêtes, bêtes comme des oies,—c'est le cas de le dire,—se jettent même sur leur conducteur qui ne s'en soucie pas plus qu'il ne faut. Mais ce qui m'amuse, c'est le calme plat du chien : a-t-il l'air de regarder tout cela avec profonde commisération !...

DE VOYAGE

M. J.-N. Laprés, de la maison Laprés & Lavergne, de Montréal, nous revient d'un joli voyage qu'il a fait... par-delà le 45^e degré.

Délégué par les photographes de la province de Québec à la convention tenue à Celoron, sur les bords du lac Chataugua—un lac qui nous paraît singulièrement rougir de son nom français !—dans l'État de New-York, notre sympathique artiste est revenu par Jamestown, Buffalo, les chutes du Niagara, Toronto, les Mille-Isles, d'où il nous aura rapporté, espérons-nous, de jolies vues pour nos abonnés.

Il ne peut, en égoïste, jouir seul de ce beau voyage, n'est-il pas vrai ?



ANGLETERRE.—LOGEMENT DES TIREURS CANADIENS A BISLEY, COMTÉ DE SURREY

LE CHAT

A ma petite cousine, Charlotte Tassé, à Beauharnois.

*N'est-ce pas que le chat
A bien des gentillesse ?
N'est-ce pas que le chat,
Cet ennemi du rat,
Est tendre et délicat
Dans ses belles caresses ?
N'est-ce pas que le chat
A bien des gentillesse ?*

*Avec des airs mignons
Qui lui vont à merveille,
Avec des airs mignons
Il nous fait mille bonds.
Et de charmants roulers.
Constamment il s'éveille,
Avec des airs mignons
Qui lui vont à merveille.*

*Il possède un manteau
D'une riche fourrure.
Il possède un manteau
Chaque an toujours nouveau
Et peut-être plus beau.
Sa queue en garniture,
Il possède un manteau
D'une riche fourrure.*

*Il attrape à l'instant
Chaque souris qu'il vise.
Il attrape à l'instant
Sa proie en la croquant :
Elle meurt sous sa dent
Encor toute surprise.
Il attrape à l'instant
Chaque souris qu'il vise.*

*Aussi vient-il à nous
Content de sa conquête,
Aussi vient-il à nous,
Le dos rond, les yeux doux,
Pour faire dire à tous :
Quelle puissante bête !
Aussi vient-il à nous
Content de sa conquête.*

*N'est-ce pas que le chat
A bien des gentillesse ?
N'est-ce pas que le chat,
Cet ennemi du rat,
Est tendre et délicat
Dans ses belles caresses ?
N'est-ce pas que le chat
A bien des gentillesse ?*

Augustin Lellis.

L'INCONNUE

Qui est-elle ?...

Nul ne le sait, ni ne doit le savoir.

D'où vient-elle ?

On ne le peut dire.

Elle est connue de tous : et chacun l'ignore.

L'épidémie, sinistre vampire, étend-elle son ombre sur une contrée, frappant en aveugle, se riant des sanglots de l'enfant abandonné, des terreurs des esprits forts qu'elle rappelle à la réalité, les forçant de reconnaître une colère vengeresse ?

L'INCONNUE est là, volant d'un chevet à l'autre, calmant les angoisses de l'un, séchant les pleurs de l'autre, passant, ombre divine aux célestes parfums, faisant croire qu'elle a le don de se multiplier, le don d'ubiquité... jusqu'à ce que, sans un regret, sans une larme, sans un soupir, elle tombe, noble et sainte victime expiatoire !...

Morte ?... Mais ne la voyez-vous pas, là, assise auprès de ce moribond ?

C'en est une autre !

Qu'en savez-vous ? La connaissez-vous ?...

C'est l'INCONNUE ! Mieux que pour les Rois, on peut dire d'elle : " Elle est morte—qu'elle vive !—Elle est morte : et la voici ! "

...La mitraille hurle son cri strident... c'est une vaste trouée dans un bataillon. La fusillade crépite,

le canon tonne, les bombes cingent l'air, tout éclate, brise, rompt, tue dans un ouragan d'étranges sifflements qu'il faut avoir entendus.

Oh ! qui rendra ces clameurs s'élevant plus intenses à chaque roulement des bronzes de mort ?... Odeurs de sang, boue rouge et fétide, membres épars, corps ouverts, entrailles fumantes—horreur, malédiction !...

" A boire !... Je meurs... Une goutte d'eau... une seule !..."

Est-ce une vision de l'enfer ?...

Mais, qui se penche, là, sous le feu le plus violent, et, avec des tendresses de mère, soulève ce pauvre martyr d'une haine irraisonnée, inconsciente ? Qui donc, là-bas, soutient ce malheureux au paquet de chairs hachées lui pendant à l'épaule par un fil du vêtement coupé, noirci de feu et de boue ?...

C'est Elle, elle, vous dis-je, l'INCONNUE !

Tant d'audace ne la sauve pas toujours, et je la vois... ô Dieu ! elle chancelle !... quelques pas encore... lourdement, elle tombe la face contre terre !...

Morte !... Est-ce donc possible ; est-ce permis, ô Dieu ?...

Mais ne la voyez-vous pas, là, continuant de consoler, de soutenir, d'aider à mourir ?...

C'en est une autre !

Qu'en savez-vous ? La connaissez-vous ?

C'est l'INCONNUE !...

Je vous ai vues, anges du ciel, aux blanches ailes frissonnant comme si vous étiez toujours pressées de remonter là-haut !

Je vous ai vues, alors que leurs femmes et leurs filles, douillettement emmitouffées, frileusement assises au coin du feu, croyaient avoir vaincu la Charité en jetant—de loin—un peu de pain, une menue monnaie, au lépreux dont vous pansez les hideuses et mortelles plaies, à l'Etat en guerre pour son service d'ambulances, alors que vous, ô sublimes Filles de la Charité, vous courez au travers des éclats de la foudre arracher à la mort ceux qu'elle a atteints... si vous n'y succombez vous-mêmes !

Mais quel est donc votre nom ?...

Eh ! le savez-vous vous-mêmes ?...

Pour soigner le malheureux, repousser l'épidémie tandis que leurs femmes et leurs filles prennent mille précautions contre cette épidémie, arracher au champ de bataille ces malheureux que la mitraille fauche, vous avez oublié votre nom, vous êtes et ne voulez plus être que la Sœur de tous ceux qui souffrent, qui pleurent !

O ma Sœur ! Divine Sœur de Charité !...

Je vous ai vue, sur nos champs de bataille ! Je vous ai vue dans nos hôpitaux militaires ; comme ailleurs je vous ai vue dans les hôpitaux civils, dans la mansarde plutôt que chez le riche ! J'ai été soigné par vous—et de loin, ma mère (une mère ne se trompe pas sur les sentiments du cœur !) ma douce et sainte mère vous bénissait, enviant votre cœur !... Car nous disions, à nos mères, que vous étiez pour nous ce que vous êtes pour les autres, toujours, partout : de vraies mères !...

Si c'est du fanatisme que de reconnaître un fait évident, palpable, indéniable ; si c'est du fanatisme, de l'intolérance, de l'étroussée d'idées que de voir que, seules, vous avez ces audaces en face des morts les plus horribles comme les plus obscures, oh ! je veux être fanatique—je me sens tout près de vous adorer, ô Martyres de la Charité, ô saintes INCONNUES qui vous nommiez, avant votre sacrifice auquel n'atteint nulle autre religion, duchesse de Beaufort, duchesse de Montmorency, comtesse de Serres, comtesse de Villelé, etc., etc. ; et vous, filles des bourgeois, industriels, négociants, filles de nos braves travailleurs, je voudrais me jeter à vos pieds : qui peut se mettre en parallèle avec vous ?

Les Romains, bien avant l'ère chrétienne, avaient établi sur l'emplacement, d'une de leurs prisons, un temple à la Piété, à cause de l'acte d'une jeune fille qui se dévoua pour son père détenu là. Et non seulement le Sénat ordonna la construction de ce temple, mais il voulut encore qu'on dressât tout à côté une colonne où étaient exposés les enfants trouvés, et une maison où on les recevait et les nourrissait : la colonne pour cette raison, se nommait *columna-lactaria*.—

Athènes possédait, du temps d'Alcibiade, certains refuges de malheureux.—Les Protestants, nous dit un écrivain qui a pris la peine, bien inutile, de nous regarder comme un fanatique, comme un intolérant, ont des maisons où ils exercent la charité : loin de contester, et ceci, et cela, nous le reconnaissons avec plaisir.

Mais seule, la Religion Catholique a pu produire, et nulle autre ne produira, la Sœur de Charité—la Divine INCONNUE !...

Henri Meilhac

NOS GRAVURES

M. HENRI MEILHAC

Nos lecteurs s'intéressant beaucoup à la belle littérature, nous croyons leur être agréable en publiant, quand l'occasion s'en présente, des renseignements sur les plus illustres écrivains de nos temps.

Aujourd'hui, c'est une nécrologie que nous donnons : la mort frappe partout, et n'épargne ni le talent, ni la science, semblant se rire même du mal que se donnent les humains pour se mettre hors de ses atteintes.

M. Henri Meilhac, de l'Académie française, vient de s'éteindre à l'âge de soixante-six ans.

Il essaya du commerce, puis du dessin, enfin, en 1855, se découvrait sa vraie vocation, celle d'auteur dramatique.

Il publia, en collaboration ou seul, une quantité de pièces remarquables et très connues, et fut enfin appelé à l'Académie française en 1888.

Il était doué d'un esprit délicatement observateur, et c'était un écrivain finement satirique.

L'ASILE DE SAINT-JEAN-DE-DIEU : LES POMPIERS

Nous publions, avec plaisir, tout ce qui peut donner un certain lustre aux braves pompiers.

L'Asile de Saint-Jean-de-Dieu, connu sous le nom d'Asile de la Longue-Pointe, forme à lui tout seul presque un village. Les dangers que peut présenter un incendie dans une pareille agglomération sont évidemment grands, et tous ici se rappellent encore les scènes terribles qui s'y passèrent il y a quelques années.

Aujourd'hui, ce danger est conjuré : un poste est établi à l'Asile même, et nous en donnons aujourd'hui une jolie vue. Ce qui ne nuit pas, c'est que nos braves y figurant tous, et plus d'un de leurs amis personnels pourra les reconnaître.

Pour nous, il nous suffit que ce soient des pompiers : notre admiration leur est acquise, car en aucun des pays que nous avons visités, nous n'avons trouvé plus braves, plus courageux, plus intrépides qu'eux.

Et tout le monde avoue—nous voulons dire tous les peuples—que le service d'incendie comme le font nos pompiers, ne peut être approché par ceux d'aucune nation.

Ils méritent bien qu'on les exalte !

LES BIJOUX A LA MODE

Une toilette n'est tout à fait élégante que si l'effet en est rehaussé par de jolis bijoux.

En choisissant ceux-ci, indispensables avec les toilettes de mariages, de premières communions, etc., on préférera les montures souples ou artistement ciselées, en or mat ou en or jaune. Les perles, les brillants et les émeraudes sont les pierres les plus en faveur.

Désormais on portera de jolies bagues ovales à l'index et au petit doigt, en plus des bagues de l'annulaire. Les bracelets et les longues chaînes-sautoir (pour tenir la montre, le manchon ou l'éventail) sont en mailles d'or, alternées souvent de perles ou de perreries.

ÉTRENNES AUX ENFANTS PAUVRES

C'est une pensée touchante que de venir en aide aux malheureux. Mais c'est une pensée sublime que de secourir l'enfant pauvre.

Depuis trois ans, nos sympathiques confrères de *La Presse* organisent, chaque année, l'*Œuvre des étrennes aux enfants pauvres*. C'est une charité magnifique : et si le poète a raison de dire que

Qui donne aux pauvres prête à Dieu,

combien ne seront pas récompensés nos excellents confrères !

Cette année, ils veulent avoir un jouet pour chaque enfant malheureux : ils organisent donc des fêtes dont le produit sera affecté à l'œuvre.

Ah ! pour les enfants pauvres, laissez-vous toucher ! Donnons ce que nous pouvons : de l'or si nos moyens nous le permettent ; notre âme, notre plume, si nous ne pouvons que cela.

Le verre d'eau donné de bon cœur, ne sera-t-il pas payé d'une récompense éternelle ? Nous en avons la promesse formelle d'un Dieu.

Et puis, comme me le disait avec tant d'abandon le Dom Bosco de notre ville, le bon, le charitable M. l'abbé Thérien, Aumônier de la Réforme : " Ne vous semble-t-il pas que le bonheur de donner, soit déjà une récompense du Ciel ?..." Ce que je dus avouer, l'ayant tant de fois éprouvé, quand je pouvais donner !..

Il suffit que vous preniez un ou plusieurs billets, coûtant 30c chacun pour adultes et 15c pour enfants, ou, si vous ne voulez pas de billets, que vous envoyiez quelque jouet, du linge, n'importe quoi, pouvant servir aux enfants pauvres. Et pour cela, il suffit de vous adresser au journal *La Presse*, à Montréal.

Le 7 août, samedi, aura lieu un pique-nique à Cushing Grove, au Bout de l'Île.

Plus tard—la date en sera donnée par les journaux—se jouera une partie de crosse, pour un magnifique trophée, entre les clubs Shamrocks et Le National.

FIRMIN PICARD.



1. Costume de promenade avec veste courte

2. Robe avec basque

Extrait de *La Saison*, 30, rue de Lille, Paris

BIBLIOGRAPHIE

Nous recevons le premier numéro d'une nouvelle Revue, *La Revue Médicale*, devant paraître le mercredi, à dater du mois d'août.

La rédaction en est confiée à M. le Dr P.-P. Boulanger, à Québec, où se publie cette Revue ; le prix de l'abonnement en est de \$2.00 par an—avec grand avantage fait à notre studieuse et sympathique jeunesse de quelque Université que ce soit : MM. les Etudiants ne paieront qu'un dollar par an.

Parmi les noms des collaborateurs, figurent les distingués professeurs de l'Université Laval, tant de Québec que de Montréal : avec un tel patronage, cette publication est sûre du succès.

Avec le numéro de juillet 1897, le *Monde Moderne* commence sa troisième année.

Jusqu'ici, il a plutôt dépassé les espérances qu'il avait fait concevoir ; et la livraison de juillet est remarquable, vraiment. Quelle jolie nouvelle, sous le titre de " Pardon des oiseaux," par Jacques Fréhel ! Les gravures rehaussent tout le texte, et sont œuvres d'artistes. Tout doit être lu, dans cette revue : et tout y est si bien écrit !

Un supplément musical termine la livraison, et l'on a, outre la musique et les paroles, un historique de la composition.

L'abonnement, pour le Canada, est de 22 francs—quatre dollars quarante centins environ,—par an ; on s'abonne en envoyant cette somme à l'éditeur, A. Quantin, 5, rue Saint-Benoît, à Paris (France).

L'homme n'a tout son courage que l'épée à la main, la femme n'a pas à dégainer pour être prête à se dévouer et à mourir.—GUY DELAFOREST.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Dr Eugène D., Sainte-Anne de B.—L'effort de Phébus nous est parvenu—et nous terrasse. Malgré cela, nous travaillons dans le sens indiqué par notre grand romancier : les allusions seront on ne peut plus transparentes !

Amable, Québec.—Vous êtes bien aimable—ce qui n'est que juste, d'ailleurs.—*Enfin !* cela paraîtra.—Des vues de Venise seraient bien accueillies : nous avons tout ce qu'il y a de plus remarquable à Rome, mais le temps nous a fait défaut pour continuer sur ce sujet. Nous espérons y revenir.

Edmond-J.-P. B., Saint-Jean-Baptiste.—Avec quel regret nous devons vous dire qu'il y a trop d'*écueils* pour que nous puissions publier ! Nous avons essayé de modifier : voulez-vous revoir le travail ?

Antonio P., Montréal.—Hélas ! l'homme propose !.. Et malgré tout notre bon vouloir, les " Vacances " n'ont pu paraître. Le journal met sous presse, partie le vendredi, partie le lundi. Le mercredi est le dernier terme, après cela, nous remettons à plus tard.

DESCRIPTION DES TOILETTES

No 1. *Costume de promenade avec veste courte*.—Notre modèle est d'une grande élégance. Il est en étamine de laine à carreaux noirs et blancs, garni de moire blanche et de tresse de laine vert foncé, fixée par des piqûres de gros cordounet blanc. Veste doublée de soie légère. Revers de moire doublés de bougran. Sous la fente, bordée de tresse, bande d'étoffe de 2 pouces de large et de 10 pouces de long. La manche à gigot est coupée d'égale dimension pour la doublure et le dessus et montée à plis à l'entournure. Col rabattu et patte de poche en étoffe prise double avec toile intérieure. La chemisette de satinette blanche

est recouverte de mousseline chiffon d'une verge de long et 1 verge 15 pouces de large froncée en bouillonnés de 1½ pouce et ½ pouce de haut, séparés par des plis piqué sur 3 à 4 pouces. Col droit sur 2½ pouces, orné de bouillonnés et de choux, fermant derrière comme la chemisette. Jupe de 3½ verges, doublée d'alpaga vert avec faux ourlet raide à l'intérieur. Ceinture raide cousue sur le poignet de la jupe, ajustée devant et formant des plis plats doubles derrière.

No 2. *Robe à basque*.—La toilette en gaze de lin écrue est disposée sur fond de taffetas lilas pâle. Le dessin donne le motif d'ornement, fait au tambour ou à la main. Un semis de feuilles remplit le fond entre les vrilles. Couper devant et petits côtés ensemble en forme de blouse de 1 verge 6 pouces de large et 18 pouces de long. Dos plat, tendu sur la doublure. La ceinture cousue sur le corsage a 7½ pouces de large, drapés sur 3 pouces. Elle est en soie changeante lilas vert. Nœud assorti avec coques et pans, mélangé de plissé bordé de dentelle. Col droit sur 2½ pouces, avec biais de taffetas de 7½ pouces, drapé fermant sous un nœud. Sur les épaules, ornement de guipure vermicelle de 13½ pouces de long et 2½ pouces de large sur transparent de soie, bordé de plissé en même étoffe que la robe, avec petite dentelle. Jupe de 4 verges 24 pouces de tour, ornée en basque de deux plissés, de 3 pouces de haut. Manche étroite drapée dans le haut.

Dans une agence matrimoniale :

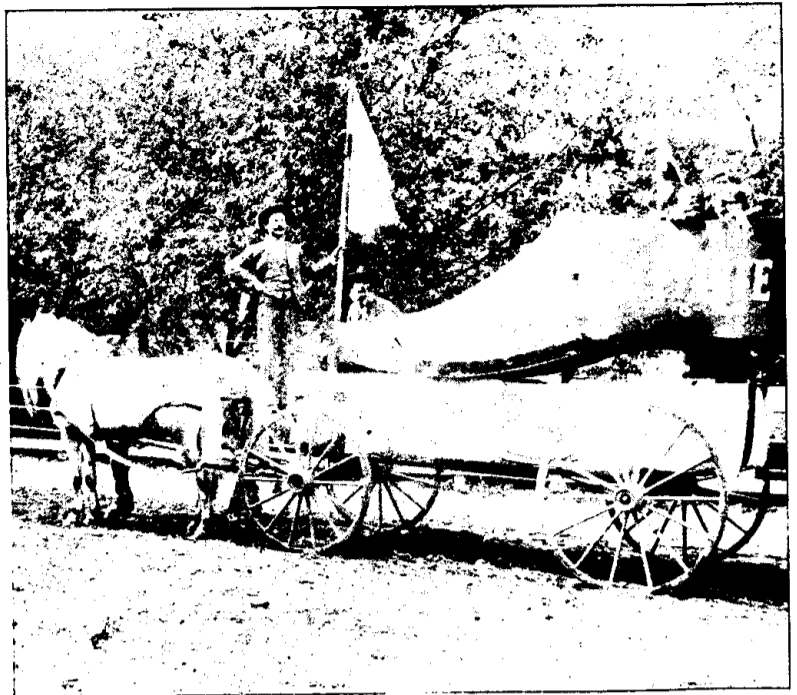
—Monsieur, nous avons un article de premier choix, une veuve de trente ans, sans enfants, avec deux millions...

—Est-elle jolie ?

—Pas précisément... mais elle est poitrinaire.

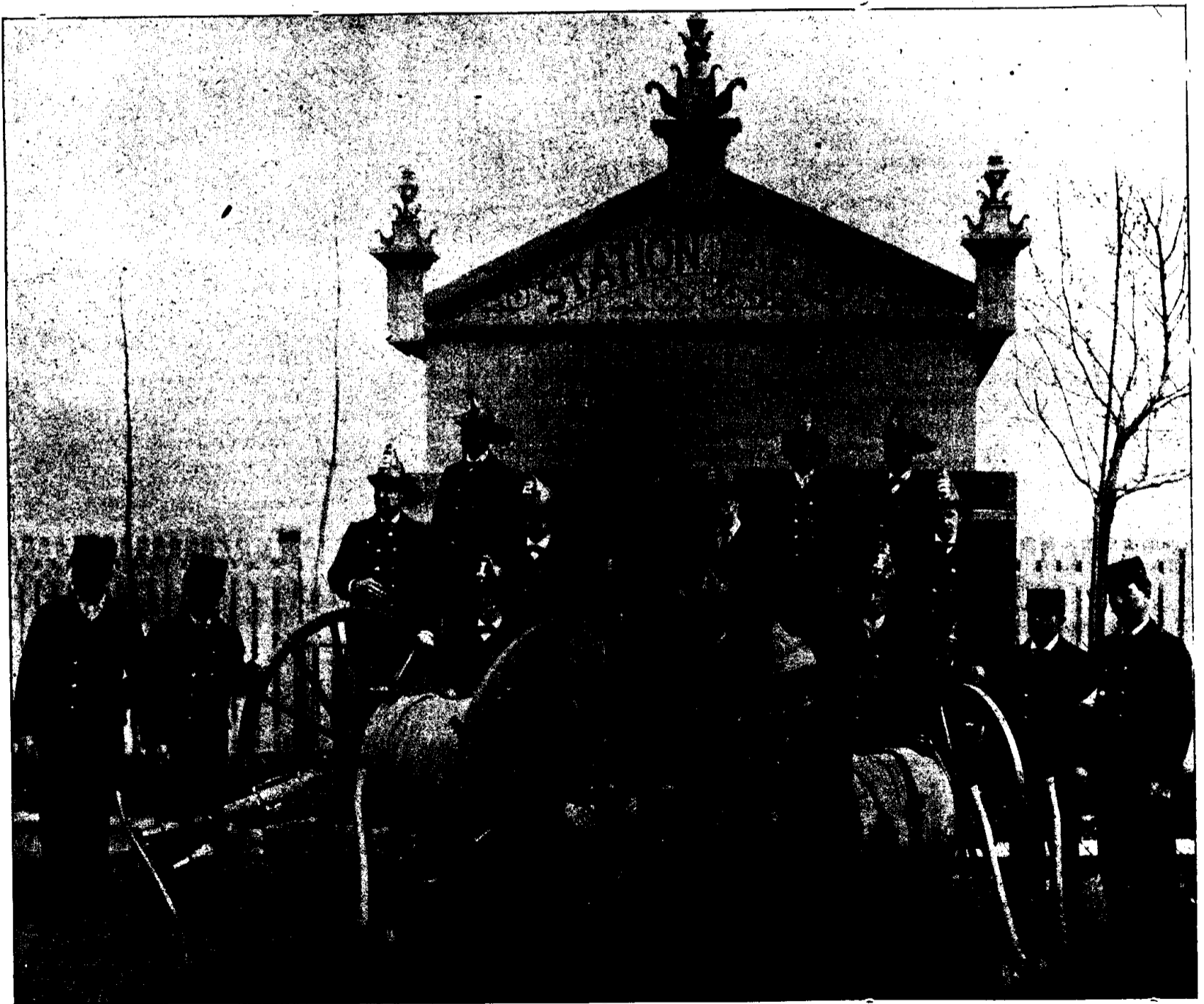
—En êtes-vous certain ?

—Monsieur, notre maison vous la garantit.



La Saint-Jean-Baptiste à Saint-Raymond.— Chars allégoriques

Photographies V.-G. Pelletier



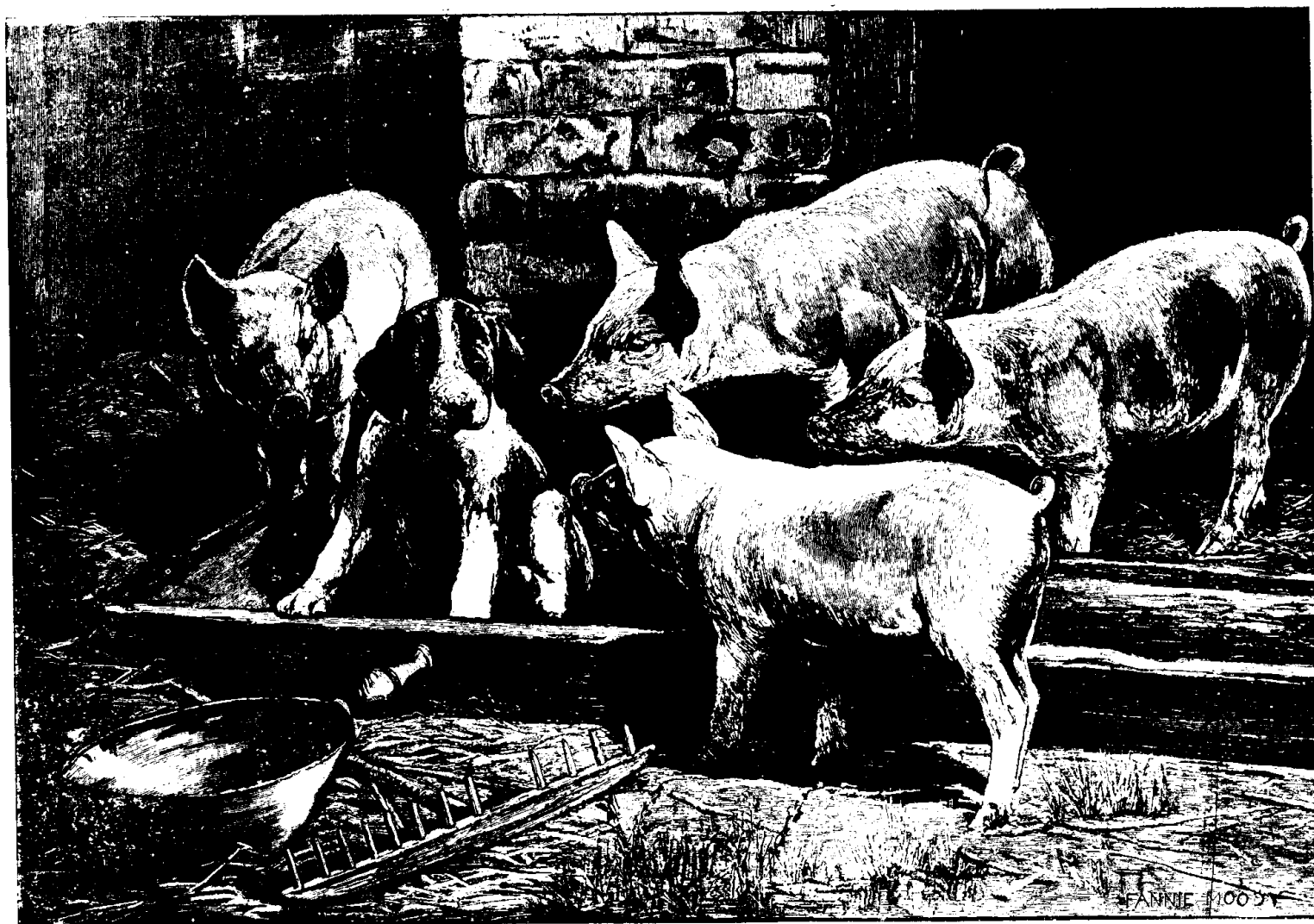
L'asile Saint-Jean-de-Dieu, P.Q.—Les pompiers

Photographie J.-A. Dumas, 112, rue Vitré

A TRAVERS LE CANADA



SCÈNE DE LA CAMPAGNE.—Passage du train



SCÈNE DE LA CAMPAGNE.—J'y suis, j'y reste

LE SPORT

JEU DE CROSSE.—NATIONAL VS CAPITAL

Samedi, 31 juillet, les "National" rencontreront les "Capitals" sur le terrain de l'Exposition, avec l'intention bien arrêtée d'infliger une sérieuse défaite à ces derniers.

Depuis le commencement de l'année, les "Capitals" n'ont pas été battus une seule fois : ce qui est fort joli pour eux, et tout à leur honneur. Mais enfin, ils ont tant battu les autres, qu'ils ne doivent pas trouver mauvais qu'on veuille les battre à leur tour...

Que l'on vienne donc en foule au terrain de l'Exposition, le 31 juillet : personne ne le regrettera ! Car ce sera la plus belle partie de la saison. Cette rencontre va décider du championnat.

LE JEU DE DAMES.—MATCH RIENDEAU-MAILLÉ

Nous donnons, dans notre numéro de ce jour, une photographie prise à la "lumière éclair" du groupe de joueurs de dames du match Riendeau-Maillé, pendant la partie jouée le jeudi 15 juillet. M. Riendeau—en manches de chemise à cause de la chaleur étouffante—a, à sa gauche, l'un des juges de ce match, M. Bleu ; à droite de M. Maillé, se trouve le second juge, M. Langevin. Au centre, entre les deux joueurs, M. Leblanc, chargé de trancher le nœud gordien que pourraient faire les juges... par distraction.

Jeudi soir, le 22 de ce mois, s'est jouée la partie qui pouvait être décisive... si M. Maillé eût gagné.

Ce fut une superbe bataille ! De l'aveu des amateurs, toujours plus nombreux, jamais on ne vit un jeu aussi serré, aussi brillant.

MM. Riendeau et Maillé sont deux vrais champions. Et nous ne sommes point du tout étonnés qu'ils aient fait partie nulle en cette dernière circonstance !

Que c'était beau !—M. Riendeau, avec une grande

fougue—*audaces fortuna juvat*—, s'élançait sur M. Maillé ; celui-ci, avec calme et prudence, serrait son jeu, évitant de trop se découvrir devant son adversaire résolu.

Enfin, après trois heures d'une lutte absolument irréprochable, tant au point de vue des règles du jeu de dames, qu'au point de vue de la courtoisie, la partie fut déclarée nulle.

Ce qui donne deux points et demi à M. Maillé, un point et demi à M. Riendeau.

Le jour où LE MONDE ILLUSTRÉ sera distribué à ses fidèles abonnés, c'est-à-dire mardi, 27 juillet, à huit heures du soir, se jouera la partie qui décidera... peut-être, du titre de champion.

Mais on peut bien dire, tout bas, que ce sont deux beaux champions !

LE PARC DU BOUT DE L'ILE

Le 22 de ce mois devait avoir lieu l'inauguration du magnifique Parc établi, par la Compagnie du Chemin de fer de Ceinture, à Cushing Grove—n'oubliez pas que nous sommes à Montréal, ville française du Canada-français.

Malheureusement, le temps se mit à... pleurer de joie, au grand désespoir des nombreux touristes voulant assister à cette inauguration.

Et vraiment, cette explosion... de nuages fut intempestive : la Compagnie du Chemin de fer de Ceinture avait fait quelque chose de féérique.

Rien n'est si joli, si calme, si enchanteur, que ce Parc où les arbres entretiennent une délicieuse fraîcheur—par ce temps caniculaire— ; ces lacs en miniature, ces bâtiments contenant restaurant, superbes salles à manger... car l'homme ne vit pas seulement de l'air du temps et des jolies vues, hélas !

Que dire aussi de cette prévoyance de la Compagnie,

établissant un carrousel pour les amateurs de vertige des balançoires pour exercer les enfants... car les enfants, il en faut partout, surtout dans un Parc : ce que Louis XIV comprenait si bien pour ses jardins de Versailles.

Il paraît que samedi—nous mettrons sous presse alors—la Compagnie recommencera ses fêtes ; nous lui souhaitons de réussir : ses efforts méritent d'être couronnés de succès !

GRAVURE-DEVINETTE



Quelle laide femme j'aperçois là-bas !...
La voyez-vous ?

PARC SOHMER

Le soleil paraît nous donner un moment de répit. C'est le moment de se remettre un peu de la chaude alerte qu'il nous a donnée durant près de trois semaines.

Où serait-on mieux, dites-le-moi, pour goûter cette délicieuse fraîcheur que l'on désespérait de retrouver, si ce n'est au Parc Sohmer ?

Repos du corps, repos de l'esprit, et avec cela quelque jolie représentation, c'est plus qu'on ne peut désirer pendant la belle saison.

NOUVELLES A LA MAIN

Le maître.—Où se trouve le pôle Nord.
Legrand.—Sais pas, m'sieu.

Le maître.—Vous ne savez pas où le pôle Nord se trouve ? N'êtes-vous pas honteux de votre ignorance ?

Legrand.—Mais, m'sieu, Nansen lui-même n'a pu le trouver.

**

Un monsieur entre dans un magasin de musique, sur le boulevard :

—Vendez-vous des morceaux de piano, demanda-t-il à un employé.

—Non, monsieur, nous ne vendons que des pianos entiers.

**

Chez la modiste :

Une femme de soixante-cinq ans, très élégante, entre :

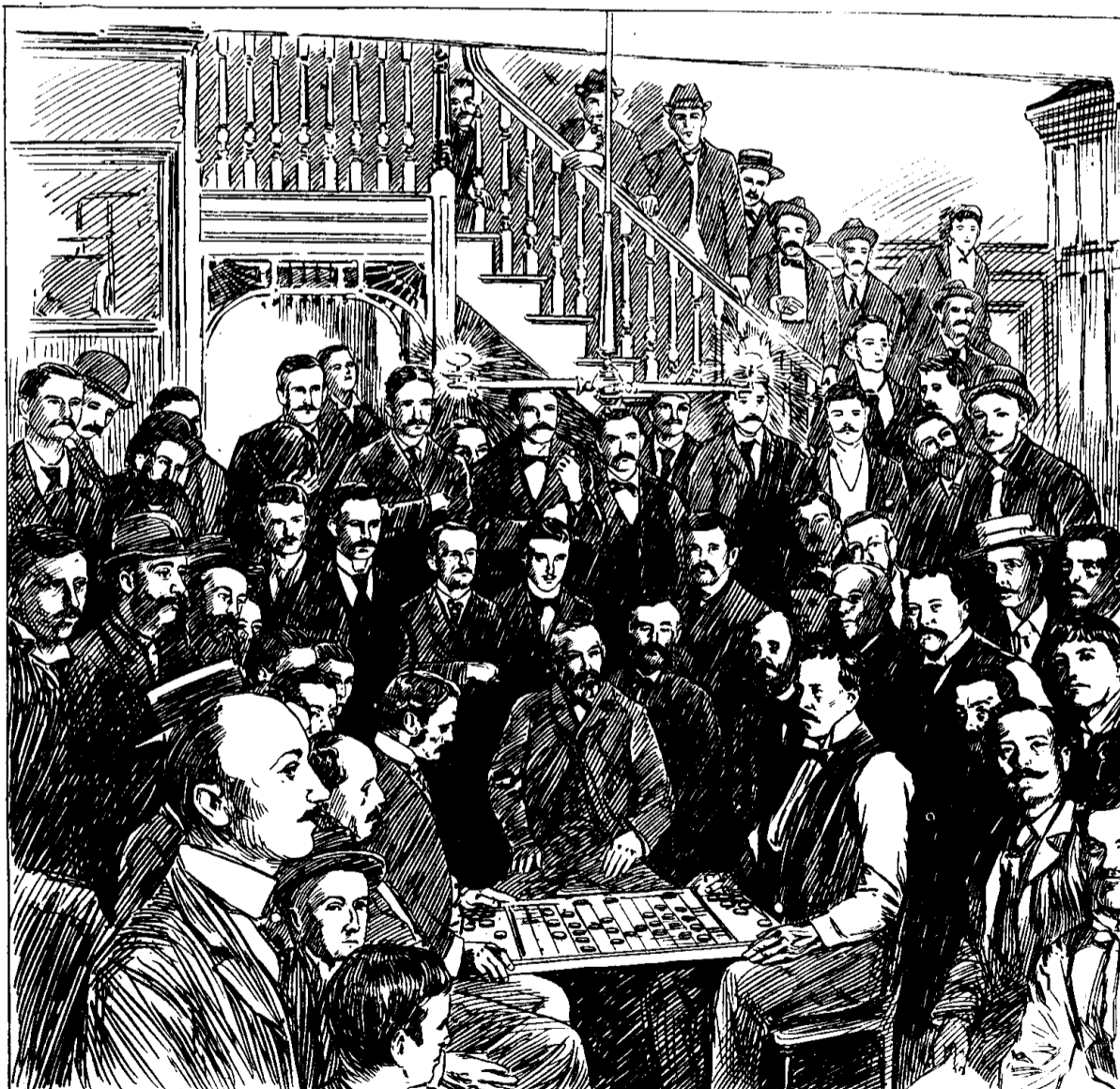
—Je voudrais voir un chapeau.

La patronne à une ouvrière.—Marie, apportez des modèles... pour jolie femme de vingt à vingt-cinq ans !

La cliente, ravie, a acheté trois chapeaux !

**

Lorsqu'un ami vous emprunte un tourne-vis, vous pouvez exiger qu'il vous rende le même serre-vis.



D'après une photographie J.-A. Dumas

LE JEU DE DAMES.—MATCH RIENDEAU-MAILLÉ POUR LE CHAMPIONNAT DU CANADA

MARIANNIC

PAR ANDRÉ THEURIET

(Suite)

Les paysans et les manoirs bretons aiment la vie cachée. Celui de Kerdouarnec est enfoui sous les châtaigniers. Une étroite et oblique allée de hêtres voûtés en ogive conduit à la porte cochère qui ouvre sur une vaste cour, semée de brins de paille, où des poules picorent et où des pigeons voltigent au-dessus du toit aigu de leur fuie. Les granges et le pressoir forment deux ailes ; au fond, la maison d'habitation montre sa façade tapissée de vigne entre deux tourelles en éteignoir. La porte tréflée au cintre surbaissé, les fenêtres à meneaux délicatement sculptés, disent l'âge du logis, qui a été bâti vers le milieu du seizième siècle. Par un vestibule dallé de granit, on entre de plain-pied, à droite, dans la cuisine spacieuse ; à gauche, dans une salle à manger aux murs blanchis à la chaux, où les meubles de noyer, fabriqués à Pont-Croix : armoires, crédences et dressoirs avec leurs cuivres d'un jaune clair, mettent une note hospitalière et gaie. Cette pièce communique avec un salon tendu de verdure, parqueté, décoré de glaces aux dorures effacées, et dont le meuble de soie passée n'a pas été renouvelé depuis le règne de Louis XVI. Les croisées du salon donnent sur le jardin, auquel on accède par une double porte vitrée et un perron enguirlandé de jasmins.

Ce jardin antique et fleuri est le charme de ce vieux logis, il le complète et le poétise. Exposé au levant, ombragé de chaque côté par un double mur de charmilles, il est dessiné à la française. Ses allées se coupant en croix, et à l'intersection desquelles un cadran solaire se dresse sur une stèle moussue, sont bordées d'un fouillis de plantes rares ou communes qui y foisonnent à la bonne aventure : les sarriettes s'étalent au pied des camélias, les citronnelles voisinent avec des lys de Jersey ; des buissons de roses safranées ou cramoisies y exhalent un discret parfum et balancent leurs corolles où viennent dormir des cétoines dorées.

Au printemps, l'enclos est embaumé de lilas et de mugnets ; à l'automne, la clématite y exhale son odeur d'amande à côté des buis au parfum amer. A l'extrémité, une source alimente un vivier encadré de caisses de lauriers-roses et tout verdoyant de lentilles d'eau. Au delà, jusqu'à l'horizon, la campagne onduleuse dévale avec ses prés verts et ses blancs carrés de sarrasin.

Dans le cadre des pins grêles et des hêtres fouettés par le vent de mer, on a là, sous les yeux, une apparition de la Basse-Bretagne, avec ses bouquets de chênes, ses chemins creux, ses manoirs solitaires et ses landes violettes où surgit l'aiguille d'un clocher.

Marianne de Tromelin était la reine et l'âme de ce domaine de Kerdouarnec. Elle en avait la poétique sauvagerie, le charme virginal et enveloppant. Vingt-deux ans, assez grande, bien faite, elle ressemblait à la Vierge que le Corrège a peinte dans le *Mariage mystique de Sainte-Catherine*. Son visage offrait le même modèle suave, les mêmes roseurs ambrées, la même bouche mignonnement charnue, pleine à la fois de retenue et de tendresse. Ses paupières aux longs cils, très souvent baissées, donnaient à sa physionomie une expression adorablement chaste. Quand elles se relevaient, elles découvraient deux yeux d'une limpidité de source, deux yeux ingénus, d'un bleu pers, où semblait se refléter la nappe céruléenne de la baie. Ses cheveux châtain, séparés en deux bandeaux épais, retombaient par derrière en un lourd chignon sur une nuque aux pâleurs dorées.

Marianne—Mariannic, comme l'appelait familièrement son père—était fille unique et avait perdu sa mère à douze ans. Resté veuf, M. de Tromelin s'était d'abord proposé de veiller lui-même à l'éducation de l'enfant. Mais, après un essai de quelques mois, la tâche lui avait paru trop pesante. Il ne possédait nullement les qualités d'un bon éducateur. Homme d'affaires et homme de plaisir, étourdi et légèrement égoïste, il s'absentait trop souvent du logis, et Mariannic, abandonnée à elle-même ou à la direction d'une bonne qui la gâtait, poussait comme les plantes de son jardin, à la garde du bon Dieu. Au bout de six mois, Tanguy de Tromelin, qui ne manquait pas de sens pratique, s'aperçut que sa fille n'apprenait rien et s'ensauvageait chaque jour davantage. Alors il la mit au couvent, chez les Ursulines de Pont-Croix, et l'y laissa jusqu'à dix-huit ans.

A part l'écriture, l'orthographe et l'histoire sainte, elle n'y acquit pas beaucoup plus de science qu'à Kerdouarnec, mais sa sauvagerie se teignit d'une mysticité tendre, et le rêve prit plus souverainement

possession de son âme d'adolescente. En dehors des exercices de piété et des heures de classe, la discipline des bonnes sœurs n'était point trop sévère et une certaine liberté était laissée aux élèves. Mariannic en profitait et donnait pleinement carrière à son goût pour la solitude et la rêverie.

L'été, dans les allées touffues du jardin conventuel qui s'étendait jusqu'aux berges de la rivière ; l'hiver, sous l'étroite nef de la chapelle,—dont les vitraux peints représentaient, dévotement agenouillés devant la Vierge, des évêques, des chanoines, des dames et des chevaliers,—elle passait des heures en vagues contemplations. Elle se racontait à elle-même, en l'imaginant à mesure, l'histoire des personnages dont les vêtements aux riches couleurs prenaient au soleil des tons fantastiques. Les efforts de son imagination s'exerçaient surtout à propos d'un blond chevalier vêtu de velours vert, qui s'inclinait devant la Vierge en lui montrant son cheval harnaché et prêt à partir.—Pour quel voyage d'aventures le cavalier se préparait-il ?... Quelles bénédictions ou quelle protection demandait-il à la mère de Dieu ?... Chaque fois, Mariannic se posait ces questions et inventait un nouveau roman au sujet de cette course chevaleresque. Dans les chimériques voyages du blond seigneur au justaucorps vert, elle s'attribuait toujours un rôle ; elle chevauchait en croupe avec ce chevalier d'élection ; ils s'en allaient ensemble à travers des pays de légende, dont l'enfant avait recueilli les appellations suggestives dans la *Vie des Saints* ou les Actes des Apôtres :—Thessalonique, Ephèse, Césarée, Damas et finalement Jérusalem... Inévitablement, après de mirifiques prouesses, son héros mourait en saint et en martyr, et elle se voyait pleurant toutes ses larmes sur son tombeau. Il était devenu l'occupation de ses récréations, le fidèle et attentif compagnon de sa solitude.

Souvent, pendant les stations au jardin, elle allait s'asseoir sur un banc adossé au mur qui surplombait au-dessus de la route d'Audierne. Renversant sa tête en arrière, elle passait des heures à contempler la chevauchée des nuages galopant sur le bleu pâli du ciel. Fouettés par le vent de mer, tantôt ils se cabraient révoltés, tantôt se précipitaient échevelés, tête basse et crinières flottantes. Quelques-uns apparaissaient comme de grises haquenées montées par des filles aux coiffes blanches ; d'autres semblaient un défilé de jeunes seigneurs parmi lesquels son saint ami, le chevalier, se distinguait par la noblesse de sa tournure et la hauteur de sa taille. A mesure que le jour avançait, le vent s'apaisait ; les nuages marchaient avec plus de lenteur ; leurs formes se transmutaient et les lueurs du couchant leur prêtaient de chaudes colorations qui rappelaient à Mariannic les opulentes nuances des vitraux de la chapelle. Ils devenaient semblables à de grands vaisseaux glissant sur une mer aux vagues rougissantes et apparaissant pour un mystérieux voyage. A l'arrière, l'irradiation du soleil déclinant faisait surgir des figures d'étranges timoniers teints de pourpre et de violet, et, parmi eux, la haute stature du chevalier au justaucorps de sinople. Et les yeux de Mariannic les suivaient avec une curiosité attendrie jusqu'à ce que, le soleil s'éteignant, la brise se relevant, toute l'escadre aérienne se dispersât, laissant derrière elle une plaine semée de minuscules nuées grises, rappelant les ondulations de la lande... .

Le rêve prenait ainsi une maîtresse place dans la vie de l'adolescente et l'imaginaire chevalier devenait plus intimement associé à ses secrètes pensées. Pourtant, aux environs de la seizième année, une transformation s'opéra dans l'âme de Mariannic.

Elle se désaccoutuma peu à peu des chimériques contemplations et s'intéressa davantage aux choses de la terre. A un certain retour de printemps, elle s'aperçut tout à coup des beautés plus tangibles du milieu qui l'entourait, et se passionna pour les fleurs du jardin, les arbres du clos, pour le paysage verdoyant qui s'étendait au delà des murs. Pendant les promenades que les élèves faisaient le jeudi sous l'escorte de deux sœurs converses, la poésie de la Bretagne se révéla insensiblement à Marianne de Tromelin. Elle la respirait dans le parfum des chèvrefeuilles sauvages, dans la grâce des églantines épanouies au bord des chemins creux, dans le charme solitaire des sources courant à travers prés ou dormant, encadrées de roseaux et d'iris. Les menhirs, se dressant parmi les chênaies ou au milieu de la lande, lui parlaient des temps anciens ; le tintement des cloches s'envolant des clochers à jour résonnait doucement dans son cœur ; les processions des Pardons exaltaient sa pitié et lui mettaient les larmes aux yeux. Lorsqu'à dix-huit ans, elle revint définitivement à Kerdouarnec et s'y installa en souveraine, elle trouva à sa terre natale une beauté qui jusqu'à-là ne l'avait point frappée, et elle se sentit plus fière d'être Bretonne.

D'ailleurs, avec ses purs yeux couleur de mer, ses cheveux châtain, sa pâleur ambrée, sa rêveuse sauvagerie, Mariannic semblait la personnification de la Bretagne celtique. Elle en avait la tendresse passionnée, l'esprit d'indépendance, la tenace fidélité, la poésie naïve et la foi brûlante. Bien qu'une fois rentrée au logis, elle ne s'occupât guère de compléter son instruction fort élémentaire, pourtant elle lisait quelques livres permis par son confesseur : le *Barzaz-Breiz*, la légende des Saints bretons, et surtout un recueil de *Gwerz* cornouail-

ais, trouvé dans la modeste bibliothèque du manoir. Ces poèmes populaires, écrits dans le sobre et énergique dialecte qu'elle parlait depuis l'enfance, chantaient la foi et la vaillance bretonnes ; ils étaient imprégnés de la saveur du terroir, ils prêchaient l'attachement et le dévouement à la terre d'Ar-mor,

La terre de granit recouverte de chênes ;

ils opéraient une évolution nouvelle dans l'âme passionnée de Mariannic. A mesure qu'elle les relisait, elle découvrait en son cœur des régions inconnues, des horizons verts et charmants, pareils à ceux que ses yeux apercevaient de la terrasse de Kerdouarnec—un infini de plaines coupées de châtaigniers, de champs de blé noir, de landes bleuâtres où pointaient de lointaines aiguilles de clochers.

Mais ces poèmes cornouaillais ne célébraient pas seulement le courage et la force des fils d'Ar-mor, la ténacité de la foi bretonne et les miracles des Saints ; ils parlaient aussi d'affections fidèles et persévérantes, comme dans le gwerz du *Marquis de Tran-loané*, d'amours plus fortes que la mort, comme dans celui de *Marie Dariennic*. Marianne s'émerveillait au récit de Marie la lépreuse que son amoureux revient visiter dans la cabane solitaire où on l'a reléguée, et qu'il étroit dans ses bras, au risque de gagner la contagion. Sa poitrine s'oppressait, ses yeux se mouillaient à la lecture de ces huit vers :

Pour aujourd'hui, d'ici je ne m'éloignerai,
Il faut que je vous voie, Marie ;
Il faut que je vous voie, Marie,
Et quand j'en deviendrais malade, peu importe !

Quand elle a ouvert sa porte,
Il a sauté à son cou ;
Il a sauté à son cou ;
Et ils sont morts tous deux sur la place.

Une nouvelle conception de la vie s'épanouissait en elle. Il se passait en son cœur de vierge quelque chose de semblable à ce qui s'agissait dans le jardin paternel au printemps, quand les pousses des narcisses sortaient de terre, quand la sève gonflait les bourgeons écaillés de la charmillie, et que des fleurs roses s'ouvraient aux branches noires des amandiers. La mystique figure du chevalier au justaucorps vert ne la préoccupait plus ; les chimériques rêveries ne lui suffisaient plus ; sa nature aimante éprouvait le besoin d'une tendresse plus réelle. Elle pensait maintenant à la joie de rencontrer un cœur viril battant à l'égal du sien, qui aurait le même culte pour la terre bretonne, la même foi et les mêmes aspirations enthousiastes. Avec quelle ardeur, avec quelle robuste affection elle l'aimerait !... Elle se sentait capable pour lui de tous les dévouements, de tous les sacrifices. Cet amoureux impatientement attendu existait quelque part ; il errait sans doute en quelque coin de la lande et, un jour, il franchirait le seuil de Kerdouarnec, il se présenterait à elle en disant, comme dans le gwerz de *l'Héritière de Keroulaz* :

Je voudrais être petite colombe blanche,
A Keroulaz, sur le toit :
Je voudrais être sarcelle
Sur l'étang où tu laves tes vêtements...

Sans fièvre, mais avec un frémissement léger comme le vent d'avril dans les hêtres, Mariannic espérait l'ami inconnu, qui prendrait son cœur et lierait sa vie à la sienne. A l'automne, en regardant les feuilles dorées des châtaigniers tomber dans le vivier ; au printemps, en voyant rougir les bourgeons des tilleuls, elle se disait avec confiance : " Pour sûr, il viendra !... "

Le dimanche qui suivit son entretien avec M. de Tromelin, tandis que les cloches de Ploa-ré sonnaient l'Angélus de midi, Yves Cormier, ayant pour la circonstance revêtu sa jaquette noire et son pantalon gris, longeait les sinuosités de l'allée Sainte-Croix, où le soleil, dardant d'aplomb, faisait ressembler à de l'argent mat les feuilles des trembles, et emplissait les talus de la chanson réveillante des sauterelles. Aux deux tiers de l'allée, il s'enfonça sous la voûte de l'avenue qui descendait à Kerdouarnec. Une sensation de fraîcheur, succédant à la brûlure des rayons caniculaires, l'induisit à ralentir le pas pour ne point se présenter en un désagréable état de moiteur aux hôtes du manoir.

Tout en cheminant lentement à l'ombre, il pensait à l'accueil qui l'attendait et se demandait s'il ne s'éta t pas engagé un peu à l'étourdie. Ces portraits médiocrement payés ne lui prendraient-ils pas un temps précieux et ne lui rapporteraient-ils pas plus de tracas que de profit ? Il savait par expérience combien les bourgeois qui se font peindre sont difficiles et enclins aux caprices agaçants. Leur exigence est en raison directe de leur ignorance et lasserait la patience d'un saint. M. de Tromelin, passe encore, sa tête était assez amusante, et puis les hommes se contentent à moins de frais que les femmes. Mais si le gentilhomme se mettait en tête de commander aussi le portrait de sa fille, c'est là que commencerait la tablature. Quelle sorte de

personne était cette demoiselle de Tromelin ? Yves courrait risque de tomber sur une de ces mijaurées de province, qui changent de pose et de costume tous les jours et ne se croient jamais assez embellies. " Pourvu que je n'aie pas affaire à un laideron ! se disait-il en se rapprochant du porche cintré de Kerdouarnec ; enfin, nous allons bien voir... "

Au milieu de la cour, il trouva M. de Tromelin qui l'attendait et qui lui souhaita la bienvenue :

— Bravo ! vous êtes l'exactitude même... Ma fille n'est pas encore revenue de la grand-messe, mais elle ne peut tarder... Si vous le permettez, nous ferons d'abord le tour de mon vieux domaine.

Il lui montra les engrangements et le pressoir, puis l'introduisit dans la maison d'habitation. La façade tapissée de vigne, avec sa porte tréflée et ses croisées à meneaux du plus pur style Renaissance, délecta Yves Cormier et, quand ils entrèrent dans le salon tendu de verdure, l'ensemble harmonieux et simple de l'ameublement, la vue d'un gros bouquet de roses posé sur le guéridon, le rassurèrent et le prévinrent en faveur du goût de la maîtresse du logis.

— Voici ma fille ! s'écria M. de Tromelin.

Yves vit sur le palier du perron apparaître Mlle Marianne de Tromelin. Elle s'était décoiffée déjà et son chapeau rond, noué par les brides, pendait à son bras, tandis qu'elle tenait encore entre ses doigts gantés son paroissien. Le jeune homme détailla d'un rapide coup d'œil de peintre ses grands yeux couleur de mer, le teint rose et ambré, le corps souple que modelait une robe bleu pâle, et il fut ravi.



Le château de Kerdouarnec

— Mariannic, reprit le père, voici M. Yves Cormier dont je t'ai parlé et qui a consenti à exécuter mon portrait... J'espère qu'il ne sera pas trop mécontent de son modèle ; et maintenant que la présentation est faite, ne laissons pas refroidir notre diner... Cher monsieur, offrez votre bras à Mlle de Tromelin et passons, sans plus de cérémonie, dans la salle à manger...

III

Mariannic, surprise de trouver le peintre plus jeune et plus distingué qu'elle ne se l'était imaginé, demeura d'abord très réservée, et même un peu farouche. Mais, dès le second service, la rondeur de M. de Tromelin, d'une part, et, de l'autre, la simplicité bon enfant de Cormier, arrivèrent à fondre la glace. Yves n'était nullement poseur et il ne manquait pas d'esprit lorsqu'il se sentait à l'aise. Sa franchise et son humour plurent à Mlle de Tromelin ; mais ce qui acheva surtout de gagner le cœur de la jeune fille, ce fut l'enthousiasme avec lequel l'artiste vanta les beautés de la Bretagne. Quand elle sut qu'il était né à Quimperlé et qu'il parlait *brezonnec* aussi bien qu'elle, Mariannic devint plus expansive et ne traita plus Cormier en étranger.

Il fut convenu que, dès le lendemain, dans l'après-midi, Yves commencerait le portrait de M. de Tromelin. A l'heure indiquée, le peintre arriva avec son attirail et trouva le gentilhomme qui l'attendait au salon. D'abord tout alla bien. La recherche de la pose, les préliminaires de la mise en train, amusèrent M. de Tromelin, et il se prêta docilement aux exigences de l'artiste. Mais, dès la seconde séance, avec son inexpérience de bourgeois, il s'étonna des tâtonnements de Cormier et de la lenteur du travail. Il s'était imaginé que les choses se passeraient avec la même rapidité que pour l'étude faite d'après la petite Soisic. La perspective de longues heures d'immobilité l'effrayait déjà. Très remuant de son naturel, il ne pouvait longtemps garder la pose. Dès qu'il sentait le regard du peintre braqué sur lui, une torpeur le prenait, ses yeux se fermaient insensiblement et craignant de s'assoupir, il se levait d'un bond en se plaignant d'avoir des fourmis dans les jambes.

(A suivre)

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Il se sentait perdu. Aucun moyen de fuite. La fenêtre était gardée ; un homme surveillait le jardin ; la chambre n'avait d'entrée que sur la salle commune. Une sueur froide mouilla le front du misérable. A ce moment, il regretta amèrement la liberté.

En arrivant au village, il savait à quoi il s'exposerait et il était venu quand même, pressé par le besoin de revoir sa mère, de lui demander pardon, de lui donner la consolation suprême de le voir agenouillé près de son lit d'agonie. Cependant, il faut le dire, il souffrit moins encore à la pensée de son péril qu'à celle de la douleur de Madeleine. Quoi ! elle le verrait arrêter impuissante, paralysée, n'ayant pas même la voix pour intercéder en sa faveur. C'était le coup de la mort pour cette femme que la maternité avait faite sublime de courage, de patience, de résignation.

Il quitta son poste d'observation. N'en savait-il point assez ? Il ne lui restait plus qu'à attendre Jansôme et Sabretache. Ceux-ci, suivant Mathia, inspectaient les dépendances du logis ; encore une minute et ils seraient là.

Mathieu Cervier se pencha vers la paralytique.

— Si l'heure de l'expiation s'avance, dit-il, je suis prêt.

Le malheureux sentit passer dans l'âme de sa mère un effarement plus grand que celui de la mort. Les yeux de Madeleine interrogèrent Mathieu ; mais celui-ci, immobile, ne semblait plus s'occuper des choses du dehors. Il regardait la malade, comme s'il eût voulu graver dans son souvenir des traits qu'il ne devait plus revoir.

La porte séparant la chambre de Madeleine de la grande salle s'ouvrit rapidement ; deux cris d'effroi s'étouffèrent en même temps.

Catherine était sur le seuil.

Le braconnier baissa la tête devant elle.

— Vous pouvez me livrer, dit-il, je ne résisterai pas.

Le livrer ! . . . Dieu lui envoyait son ennemi vaincu, impuissant. Oui, elle pouvait le livrer ; ceux qui le cherchaient étaient là, fouillant la maison ; ils allaient visiter la chambre de Madeleine ; Catherine n'avait pas même à le dénoncer, il suffisait qu'elle laissât faire.

Un pas lourd retentit dans la salle : Jansôme et Sabretache revenaient.

— Rien, dirent-ils aux enfants.

— Vous n'avez plus à visiter que la chambre de Madeleine, dit Claudin.

Quoi ! c'était Claudin qui les envoyait, innocemment, sans se douter qu'il aidait à prendre au piège l'homme à qui il devait plus que la vie, le bonheur d'être resté pur au milieu des bandits qui l'avaient volé.

— Allons ! dit Jansôme.

Par un mouvement rapide comme la pensée, Catherine poussa Mathieu derrière les rideaux formant le fond du lit de la malade, et, tranquillement, elle rangea les plis des draperies.

— La pauvre vieille est bien malade, dit-elle à Jansôme.

Le brigadier s'arrêta sur le seuil.

— Vous êtes une sainte, madame Catherine, dit-il. Quand on pense que vous soignez, ni plus ni moins que ne le ferait une fille, cette Madeleine dont le fils assassina votre mari ! . . .

La veuve frissonna des pieds à la tête, une flamme ardente passa dans ses prunelles qui rencontrèrent le regard de Madeleine. . . . Une intensité de prière si ardente s'y lisait ; l'angoisse de cette créature, dont le corps n'avait de libre que les yeux, et dont le cœur ne battait que pour son fils, était si visible, si palpante, si sacrée, que Catherine, qui venait d'étendre le bras dans la direction de la cachette de Mathieu Cervier, le laissa lentement retomber sur le lit de la malade.

— Mon cher mari sait combien je l'aimais, dit-elle ; il sait à quel point je me suis efforcée de remplir mon devoir. . . . Au ciel, on fait miséricorde, croyez-le, Jansôme.

— Venez-vous, Sabretache, dit le brigadier, nous avons fait chou blanc. C'est ce petit farceur de Poinçonnet qui nous a induits en erreur. . . . Bien pardon, madame Catherine, de vous avoir causé une fausse joie, en vous promettant d'arrêter Loup-Cervier.

Sans répondre, la veuve reconduisit le brigadier et le garde champêtre.

Elle rentra dans la salle, si pâle que Claudin se jeta dans ses bras.

— Tu souffres ? demanda-t-il.

Lentement, elle recula la tête blonde de l'enfant, et, les yeux dans les yeux, lui demanda :

— Bien vrai, le chasseur t'a sauvé la vie ?

— Plus de vingt fois ! répondit-il.

Catherine respira longuement.

— Bonsoir, mes filles, dit-elle ; allez reposer, les garçons, la journée de travail a été rude, et la visite de Jansôme nous a fait mal.

Ils l'embrassèrent tous, et, plus fortement que la veille elle les pressa sur son cœur, comme si elle avait à leur demander pardon d'une faute mystérieuse, ou comme si elle éprouvait le besoin de les assurer davantage de son amour.

Elle resta seule enfin, seule auprès du grand lit à rideaux d'indienne ramagé sur lequel avait été déposé le corps de Jean, à l'heure où elle le rapporta de la forêt.

La vieille horloge sonna trois fois les heures dans la nuit, sans que la veuve sortit de son abattement. Enfin, elle se leva, calme, pâle comme le fichu blanc noué autour de sa taille. Elle alla au buffet, y prit quelques provisions, les entassa dans un sac, y ajouta plusieurs pièces de cinq francs et rentra dans la chambre de Madeleine.

— Mathieu ! dit-elle.

Le braconnier s'avança.

— Vous pouvez partir sans danger, voici des provisions et quelque argent ; quittez la France, tâchez de réparer le passé, votre mère ne me quittera jamais.

Tombant à deux genoux devant elle, Mathieu cria, les bras tendus :

— Pardon ! pardon ! . . .

— Ailez en paix, Mathieu, fit-elle ; c'est à Dieu qu'il faut demander grâce ; moi, je suis une faible femme, et je me souviens. . . . Je me souviens. . . .

Il se releva.

— Adieu, dit-il, soyez bénie au nom de ma mère, au nom d'un malheureux qui va tâcher de devenir un honnête homme. . . .

Son dernier regard se fixa sur Madeleine, puis, enjambant l'appui de la fenêtre, il sauta dans le jardin.

Alors Catherine tomba sur ses genoux :

— Pardon, Jean ! dit-elle, j'avais juré de venger ta mort, mais il avait sauvé notre enfant. . . .

Un grand soupir lui répondit. Par une sorte de miracle, la vieille Madeleine venait de se soulever sur son lit, et ses mains effleurèrent le front de la veuve.

Ce fut le suprême effort d'une vie expirante ; l'infortunée retomba à la renverse ; elle était morte, morte après avoir vu son fils, morte en emportant la foi dans son repentir.

XXIV

FAUTE DE S'ENTENDRE

Mathia passait la plus grande partie de ses journées dans le jardin ; elle s'y installait à côté du paquet d'osier, et tressait des paniers et des corbeilles qu'elle vendait aux ménagères du pays. Dans sa reconnaissance pour les soins dont la Tzigane avait comblé Claudin, Catherine eût consenti à la garder toute sa vie sans rémunération ; mais la femme bohème tenait à fournir une part de la dépense. Outre son travail de corbeilles, de cages, de menus objets de vannerie pour la fabrication des fromages, elle s'occupait encore des gros ouvrages de la maison, frottant de rouge les carreaux de brique, faisant reluire les cuivres.

Cette nomade se prenait de passion pour la vie paisible. A toute heure, dans cette maison active sans être bruyante, elle voyait sa fille si belle, si fraîche ; elle échangeait avec Néra des caresses empreintes d'une tendresse passionnée. Même durant les heures où la compagne de Raski portait sur son dos l'enfant malingre ; même à l'heure où elle ne croyait point l'aimer d'une façon si puissante, on eût dit qu'elle devenait jalouse des soins et de l'amitié dont Catherine l'avait comblée.

Elle la reprenait, l'attirait à elle, la gardait à ses côtés, se dédommageant de dix années de larmes et sentant revivre son cœur brisé par tant de coups successifs. Elle se souvenait bien encore, elle se souvenait trop de Moréno, son fils premier-né, tombé dans le piège où devait rester pris Maxime Vilhardouin ; mais Moréno depuis si longtemps la traitait avec dédain, que le coup porté par sa perte s'était amorti.

Quant au chef de la tribu, à cet homme dur qu'elle avait subi plutôt qu'accepté, il l'avait trop humiliée, trop traitée en esclave et en bête de somme pour qu'elle lui gardât un souvenir. Son nom même s'était effacé de son cœur. A quoi bon songer au passé amer, quand sa fille lui était rendue, quand Néra, plus belle que jamais elle

ne l'avait vue jadis dans ses rêves de mère orgueilleuse, rayonnait de la grâce de ses quinze ans ! Certes, on n'aurait jamais cru, à la voir si vivace et si fraîche, qu'elle avait pâti et souffert durant son enfance. Sa taille élégante avait pris un développement harmonieux ; sa tête, fière et brune, portait légèrement le poids d'une opulente chevelure. Sa voix timbrée sonnait franche et veloutée. Jamais la marche ne la fatiguait, tant elle avait le pied fin et creux des races nomades.

Vêtue avec un goût étrange sans bizarrerie, elle charmait tous ceux qui la approchaient. Mais Néra était fière comme une Tzigane, et recevait souvent avec dédain les compliments des jeunes garçon du pays. Elle se sentait au-dessus d'eux par son intelligence, par son cœur surtout, ce cœur dont elle cachait le secret avec un soin jaloux.

Cependant, depuis quelques jours, Néra semblait moins gaie, et elle cherchait mille prétextes pour quitter la maison et rejoindre sa mère dans le jardin. La paresse lui venait. Les mains jointes sur ses genoux, elle regardait Mathia écorcer, puis tourner l'osier, sans songer à lui prêter son aide. Souffrait-elle ? On aurait pu le craindre, à voir le cercle de bistre tracé sous ses grands yeux de velours. Mathia l'accueillait avec une joie expansive, l'embrassait avec transport, lui adressait des mots charmants, et recommençait pour la cinquième fois l'histoire de ses dix années de deuil. La jeune fille l'écoutait émue, bouleversée par l'expression imagée et brûlante de cette tendresse exclusive. Elle se jetait dans ses bras avec l'abandon de l'enfant qui se sent en sûreté. Depuis le retour de Claudin, Néra se figurait que Catherine lui témoignait et ressentait moins d'affection. Qu'avait-elle été pour la famille ? Un gage, un porte-bonheur, le signe vivant d'un contrat tacite passé entre Catherine et la Providence. Dans sa foi naïve, la veuve du garde-chasse avait cru intéresser Dieu à sa cause par l'adoption de la petite Bohémienne ; mais Claudin rentré au foyer, Néra n'y était plus nécessaire. Toutes les places se trouvant occupées celle de Néra était de trop. La pitié ressentie pour elle s'affaiblissait en raison de la présence de Mathia. Puisque l'enfant des Tziganes venait de retrouver sa véritable mère, elle n'avait plus besoin de Catherine.

Néra pensait ces choses avant d'avoir pris soin de les approfondir. Sans doute Catherine s'occupait moins de Néra : Mathia ne la remplaçait-elle pas ? Sans doute Claudin, ce Claudin tant pleuré, au nom de qui avaient été successivement accueillies une enfant mourante et la mère d'un ennemi, semblait le préféré de tous ; mais ne fallait-il point lui faire oublier les maux soufferts ?... Les autres enfants avaient assez reposé leur front sur le cœur maternel, c'était à l'exilé d'y rester maintenant.

Mère, frères et sœurs semblaient préférer Claudin ; nul ne témoignait de jalousie, hors Néra, qui s'éloigna progressivement de sa famille d'adoption, pour demeurer davantage près de Mathia. Catherine ne parut ni offensée, ni surprise de cette façon d'agir. Ce qu'elle faisait à l'égard de Claudin, Néra l'imitait à l'égard de Mathia, et la veuve le trouvait naturel.

Un seul de ses enfants en demeura froissé : ce fut François. Son amitié pour Néra était trop exclusive pour qu'il lui pardonnât ce qu'il considérait comme de l'ingratitude. Il changea totalement de façon d'être à son égard, et celle-ci, s'apercevant d'une froideur qu'elle crut mêlée de dédain, devint à son tour froide et hautaine. A la tendresse franche qui les unissait succéda une rancune croissante.

Ils échangèrent des regards durs, des sourires contraints, des paroles amères. Catherine, qui avait élevé toute sa jeune famille dans la concorde et la tendresse, ne comprenait rien à la conduite de François et de Néra. Ce fut à celle-ci qu'elle donna tort ; elle lui chercha néanmoins une cause, en songeant que Mathia pouvait être pour quelque chose dans ce changement soudain ; mais elle ne pardonna point assez sa nouvelle attitude à Néra, pour que celle-ci ne devinât ce qui se passait dans l'esprit de la veuve.

La jeunesse est sans pitié à l'égard d'autrui, sans pitié pour elle-même. Plus François souffrit de la froideur de Néra, plus il se montra dur à son égard. Il fit davantage : Rosalie Simon, une des intimes amies de Louise, étant venue plusieurs dimanches de suite chez Catherine, il affecta de ne s'occuper que d'elle, et, après son départ, il en parla avec un tel éloge, que la veuve sourit et se contenta de dire :

— Tu as raison. François, Rosalie est une belle fille, sage, travailleuse, et à qui son père comptera une grosse dot, ce qui ne gâte rien.

— A quand la noce ? demanda Néra avec un éclat de rire.

— Bientôt, peut-être, répartit François ; j'arrive à l'âge où un garçon doit s'établir. Je veux que ma mère berce mes enfants comme elle nous a bercés. Et vous, Néra, ne pensez-vous point au mariage ?

— Les jeunes filles y songent toujours, dit-elle.

— Nous voilà bien certaines d'être demoiselles d'honneur, dirent Louise et Marie.

Mathia regarda sa fille avec surprise. Le ton de Néra, la rougeur de ses joues, l'éclat fébrile de ses yeux l'alarmèrent.

Elle profita d'un moment pendant lequel les enfants changèrent de place, pour entraîner Néra dans le jardin.

— Qu'as-tu ? lui demanda-t-elle.

— Moi ? rien.

— Si ; tu souffres.

— De quoi pourrais-je souffrir ?

— Je l'ignore, et je te supplie de me l'avouer.

— Je n'ai rien, rien ! fit Néra ; tu es bonne et je t'aime comme jamais je n'ai rien aimé, entends-tu ?...

Mathia l'attira sur sa poitrine.

— Oui, tu m'aimes, mais ne me préfères-tu personne ?

Néra regarda sa mère avec une sorte d'angoisse.

— Nul n'aurait pour moi ton dévouement et ta tendresse. Est-ce que tu n'es pas revenue ici pour revoir la place où j'étais tombée toute petite ? Ta vie s'est résumée dans mon souvenir. Je ne suis utile à personne ici ; Claudin est là, Catherine n'a plus besoin de moi. Sa charité pour la petite Bohémienne était un placement de bonheur sur la tête de l'enfant perdu. Ils m'ont soignée au nom d'un autre, pour un autre... Je leur ai donné beaucoup de mon cœur, et je vois que maintenant ils ne s'en souviennent guère. Je crois aux influences des races, nous ne sommes pas de la leur...

— Néra ! ma Néra !

— Laisse-moi parler, cela me soulage. Il y a si longtemps que je garde un poids étouffant sur le cœur... Tu as souffert jadis, parce que mon père était dur et la vie mauvaise, mais peut-être maintenant nous serait-elle possible, facile même. Je sais travailler, tu vendrais tes corbeilles, nous irions de ville en ville, et tu m'apprendrais des chansons...

— Non, non ! fit Mathia, je ne te demanderai pas ce sacrifice.

— Tu l'accepteras du moins ?

— Non encore.

— Tu refuses dans la crainte de me préparer des regrets ?

— Ils seraient inévitables.

— Tu te trompes, mère, tu te trompes ; c'est peut-être en restant ici que je souffrirai...

— Mais de quoi ? de quoi ?

— Qu'importe ! dit Néra avec un emportement douloureux. Peut-être les filles de Tziganes aiment-elles de naissance la grande route, et veulent-elles aller, comme les hirondelles, de pays en pays... J'ai bien songé à tout cela depuis deux semaines, et je me suis dit que si tu y consentais, nous quitterions ce village

— Si j'y consens ! Mais tu ne sais pas de quelle joie folle tu remplis mon cœur. Sans te l'avouer, je souffrais de partager avec Catherine une tendresse qu'elle a cependant bien méritée. Il me prenait des jalousies folles, des envies de t'emporter dans mes bras, loin, si loin que nul ne nous connût. Je vivrais pour toi seule ; je me rassasierais de tes caresses qui m'ont manqué si longtemps. Il me semble qu'ici tu éparpilles ton âme. T'avoir à moi, Néra, quelle joie !

— Et pourtant, reprit Néra, ce serait t'imposer de nouveau une vie de privations, de fatigue, de misère...

— J'y suis faite, ma Néra !

— Eh bien, c'est dit, c'est juré dans un baiser, nous partons.

— Je te laisse libre de choisir le jour et l'heure.

— Ce sera bientôt.

Toutes deux s'éteignirent ; puis Néra, laissant sa mère dans le jardin achever ses corbeilles, entra dans la salle basse où se trouvait Rosalie.

Jamais la coquette créature ne parut plus triomphante. Depuis que François paraissait la remarquer, elle apportait un soin inusité à sa toilette. Ce jour-là, vêtue d'une robe d'indienne à fleurettes claires, un ruban frais noué au cou, les cheveux tordus avec grâce, elle discutait avec Catherine relativement au repassage d'une collerette ; mais elle avait évidemment pour but de prolonger la causerie jusqu'à l'arrivée de François, qui rentrait de l'atelier sans jamais s'attarder en route. Etait-elle méchante ? Avait-elle pendant quelques mois rêvé à François avant que celui-ci parût la remarquer ? Cédant à un besoin d'expansion qui, après tout, était de son âge, parlait-elle avec une gaieté naturelle à ses dix-sept ans, en y ajoutant une pointe de malice ? Nul n'aurait pu le dire. Mais quand elle vit entrer Néra, un éclair rapide passa dans son regard. Elle eut le sentiment de son triomphe et de l'abaissement de sa rivale, et sourit avec une sorte de dédain. Néra, émue de l'entretien qu'elle venait d'avoir avec sa mère, le cœur gonflé de douleurs inavouées, ne songeait certes à chagriner ni à troubler personne ; mais la vue de Rosalie railleuse, de Rosalie épanouie comme une fleur dans sa beauté de blonde, la secoua de sa torpeur attristée. Elle sentait que d'un mot elle pouvait changer la joie de cette orgueilleuse fille en humiliation, et elle lui rendit regard pour regard. Cependant sa résolution de lutter ne dura pas, la fatigue la prit ; elle chercha dans la salle le linge qu'elle devait porter à Cyprienne, siffla le chien qu'elle attela à petite charrette, puis elle partit après avoir dit adieu à Catherine d'un signe de tête.

RAOUL DE NAVERY

A suivre

UN BON CONSEIL

On ne pourrait donner de meilleur conseil aux personnes faibles de poitrine que de se munir d'une bouteille de *Baume Rhumal*. Une cuillerée à thé prise avant de sortir au froid est un préventif sûr contre le rhume.

CHOSSES ET AUTRES

—Ayez toujours un œil ouvert sur vos affaires et vos intérêts, car les souris dansent quand le chat n'y est pas.

—Un traité d'alliance a été fait et signé par les cinq républiques de l'Amérique Centrale.

—On annonce que sitôt les usines électriques de Chambly mises en activité, Montréal sera reliée à Saint-Jean par un trainway électrique.

—Nicolas Tesla, électricien de New-York, dit qu'en général les grands dormeurs vivent très vieux, parce que pendant le sommeil l'homme accumule de la vitalité.

—L'empire Britannique couvre un espace de 12,445,000 milles carrés. La population de l'empire est portée à 381,000,000.

—La population sauvage du Canada est d'environ 122,000, dont 42,000 catholiques, 38,000 protestants et la balance 42,000 environ est formée de païens.

—Il y eut cent ans le 16 juin qu'on fit, pour la première fois, usage d'une charue en fer, aux Etats-Unis. L'événement n'a pas été célébré avec pompe, et cependant, que de services cette charue n'a-t-elle pas rendus au pays ?

C'EST CELUI-LÀ

Le remède le plus efficace pour toutes les affections des voies respiratoires est le *Baume Rhumal*, qui guérit tous ceux qui en font usage. Procurable dans toutes les pharmacies du Canada.

LE PASSE-TEMPS

Ne manquez pas d'acheter le dernier numéro du *Passe-Temps*. Musique vocale : *Le Champagne*, chanson de Paulus ; *Concurrence*, chanson Xanroff. — Musique instrumentale : *Marche Turgeon*, pour piano, dédiée à l'honorable Ad Turgeon ; *Pantaisie orientale*, pour violon. Abonnement, \$1.50 ; 6 mois, 75 cts. Un numéro, 5c. Abonnement d'essai, trois mois, 25c. Adresse, *Le Passe-Temps*, Montréal, Canada.

LE COMBLE DE LA BÉTISE

Souffrir inutilement, quand on peut l'éviter, n'est-ce pas le comble de la bêtise ? n'est-ce pas aller à l'encontre du bon sens que de négliger un rhume fatiguant et débilitant, alors qu'avec quelques cuillerées de *Baume Rhumal* on peut s'en débarrasser rapidement et d'une manière absolue.

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES — ÉPUISEMENT etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
PH^{MA} MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

PATENTES
OBTENUES PROMPTEMENT
Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs."
Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye.
MARION & MARION, EXPERTS.
No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398.
Mentionnez ce Journal.

Une femme parfaite...

Si la perfection était possible, aurait besoin d'abord du plus riche des dons de Dieu : une santé parfaite. Combien en avons-nous dans cet état ? C'est le continuel mal de tête, mal dans le dos abatement de l'esprit, découragement indiqué par des signes si souvent remarqués sur la figure : teint pâle, regard abattu et sans expression, qui révèlent le fait que la souffrance existe à un point si alarmant chez la femme. Des recherches nous ont appris que la cause de la plupart des symptômes ci-dessus est la *faiblesse féminine*.

Les Pilules Rouges

... du Dr Coderre

POUR FEMMES
PALES ET FAIBLES

Rendent promptement ces êtres souffrants à une santé parfaite. Ces pilules sont absolument sûres sous tous rapports, d'une forme convenable et d'un prix modique. C'est pour la femme un remède qui, s'il est bien employé, lui sera un ami assuré dans les jours d'épreuves.

Écrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

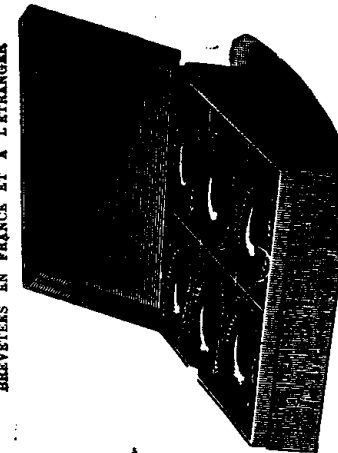
En vente partout, 50 cts la boîte, 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la malle, sur réception du prix, aux Etats-Unis ou au Canada. Adressez :

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
Dept. Médical, B. P. 2306, Montréal.

1897 1897
EXPOSITION
De MONTREAL
DU 19 AU 28 AOUT.
\$17,000 DE PRIX
A attribuer aux différents animaux de la ferme, aux instruments de labour.
Splendide Exposition de Fleurs, de Fruits, de Légumes.
CONCERTS JOUR ET NUIT.
Ascensions en ballon par MM. Leo Sterens et Charles Lestrang, aéronautes distingués.
Les plus jolies choses et les plus grandes attractions qu'il y ait eues jusqu'ici au Canada.
FETES DE NUIT.
La plus merveilleuse exhibition d'Electricité qui ait jamais été faite au Canada.
Taux réduits sur toutes les lignes de chemin de fer.
Pour liste des prix et informations, s'adresser à
S. C. STEVENSON,
Gérant et Secrétaire
Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

Bovez l'Eau du Recollet
Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'*Apollinaris* et de la *Johannis*. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicier. Echantillons fournis sur demande, par la
COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.

CAPSULES TAETZ
Elastiques Russes
BREVETÉS EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER



Les Capsules Taetz (forme bonbons) adoptées par les sommités médicales du monde entier, constituent le mode le plus pratique pour prendre à haute dose sans aucune répugnance et sans le secours de la cuillère les médicaments de mauvais goût, tels que : les *Huiles de Ricin, de Foie de Morue, Baume de Copahu, etc., etc.*
Les véritables Capsules Taetz d'une extrême finesse sont facilement digérées par les estomacs les plus délicats, grâce à leur préparation spéciale imitable.
Elles procurent des effets immédiats, les principes actifs qu'elles renferment n'étant altérés par aucun mélange.
Dépôt pour le Canada
Maisons ROYER et ROUGIER Frères
55 St. Sulpice Street, MONTREAL
Gros : R. TAETZ & Co, 46, r. de Bretagne, Paris

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT
Architectes et évaluateurs
151, RUE SAINT - JACQUE,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113
DR BERNIER
DENTISTE
Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le Jardin Viger.
PROCEDES MODERNES
DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.
A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.
Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

U. PERREAULT
RELIEUR
No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal
Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

J. EMILE VANNIER
(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, RUE SAINT-JACQUES
"BATISSE IMPERIALE" MONTREAL

L'APRÈS-MIDI
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TEL. BELL 7263. MONTREAL
"MARCHAND 543" P.Q.

Débitures Municipales
Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer
VALEUR DE PLACEMENT
ACHETÉS ET VENDUS
Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussé.
Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec
R. WILSON SMITH,
BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTREAL
Achète des débitures et autres valeurs désirables.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candé
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, ni aigre ni sucré.
Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie — A l'état pur, il entretient, on le sait, Maquage et Taches de rousseur.
Il date de 1849
CAMES, Paris 85 St-Denis, P.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 24 heures
sans COLIQUES ni NAUSEES
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du
L. KIRN
"Extrait éthéré de FOUGERE Mâle Pure sans Calomel."
M. Kirn se garantit l'efficacité que ses Capsules qui portent sa signature.
PARR, Pharmacien MAUGOU,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

GRANDE ATTRACTION

CETTE SEMAINE

CHEZ

E. LEPAGE & Cie

COIN DES RUES

St-Laurent et Duluth

Les prix ci-dessous parlent par eux-mêmes :

Geleurs de Crème à la Glace

Valant \$1.75, pour.....\$1.20
Valant \$1.95, pour.....\$1.35

Ces marchandises sont spéciales pour Lund et Mardi seulement.

Etoffes pour Robes

Etoffes pour robes, to it laine valant 15c. 5c
Spécial..... 29c
Henrietta, tout laine, 50c Spécial... 25c
Une grande ligne d'Étoiles à robes, à laisser écouter.....

Fournitures

Très bonnes fournitures 15c, pour..... 9c
Très bonnes fournitures 18c, pour..... 12c
Double largeur, valant 10c, pour..... 4½c
Extra qualité, valant 18c, pour..... 9c

Soie et Satin

Dans ce rayon, nous défions tout autre magasin de pouvoir les vendre au prix de..... 19c

Marchandises de Maison

Flanellette, 27 pouces, 6c. Spécial... 3½c
Flanellette, 32 pouces, 10c Spécial... 4½c
Toile à rouleaux, 8c. Spécial..... 4½c
Toile extra 7c. Spécial..... 4½c
Mousseline Madras, 15c. Spécial..... 4½c
Shirting, 45 pouces, 20c. Spécial..... 7½c
Rideaux de 3½ verge, 60c. Spécial... 39

Corsets et Gants

Trois Grandes Chances

Corset D & A, très léger pour l'été, valant 75c, pour..... 39c
100 douzaines Gants Taffetas, toutes couleurs, 25c. Spécial..... 10c
100 douzaines Bas cachemire, g ndeurs pour dames, valant 35c, pour..... 16c

Modistes

Nous sommes reconnus comme étant les plus grands "jobbers" et acheteurs dans ce genre.

Quelques Chances Rares

200 boîtes de fleurs françaises, rien de moins que 50c, pour..... 5c
200 boîtes de roses riches et fleurs assorties, rien de moins que 75c, pour... 15c
Aussi toutes les meilleures fleurs comprenant le lis, le lilas, le myosotis, toutes pour..... 25c
Chiffon tout soie, valant 40c, pour.... 10c
Un gros lot de dentelles. Spécial..... 5c

3 Grands Lots Rubans

1er lot valant 75c, pour..... 10c
2me lot valant 75c, pour..... 15c
3me lot valant 75c, pour..... 25c
Bonnets pour dames, valant \$1.25 pour... 19c
Sailors en paille, valant 50c. Spécial. 15c
Chapeaux noirs, valant \$1.75, pour.... 50c
Formes pour enfants, valant 35c, pour... 17c

E. LEPAGE & CIE,

949-951-953-955 rue St-Laurent.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

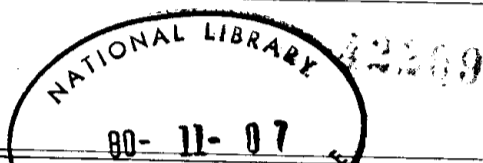
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (L^{te})

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.



LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITE LIMITEE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Ouinet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont. 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrément, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec, 1500 00	Georges Lagacé 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osiat Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont., 500 0	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent de la brasserie de Beauport, 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal... 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil... 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain Lowell Mass., U. S. A., 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q., 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil, 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste-Anne de Prescott, Ont., 25 00
	G. Constant, Vaudreuil, 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.



Fausse dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

240 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les undis.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITE LIMITEE

MONTREAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTREAL

Vente a bon

Marche de Juillet

Etoffes qui ne changent pas au lavage

120 pièces de bonnes indiennes à blouses valant 7c.

155 pièces d'élégantes indiennes effets de toile, valeur régulière 10c.

200 pièces de jolies percales américaines tachetées rayées et fleurie valeur régulière 11c la verge.

110 pièces de Zéphyr Crinkle, en jolies nuances rayures larges et étroites, valant 15c la verge.

95 pièces de crépons français, assortis de patron et en couleurs à la mode, valeur régulière 18c.

150 pièces d'indiennes à la mode, que se lavent, en crépons, zéphyr, toile, linon, etc., valeur 20c la verge.

Corsets d'été pour Dames

Cette grande vente de juillet est au suprême degré le plus grand succès que le gros magasin ait jamais obtenu.

Un millier de corsets d'été pour dames, le meilleur corset ventilateur sur le marché. Valeur régulière 55c.

Bonnets d'Enfants

500 beaux bonnets en linon blanc, très bien plissés, double ruche de dentelle et attaches larges, pour enfants. Prix régulier 35c.

Prix des Jupes de Robes

35 jupes de robes en coton moire de fantaisie pour dames, valeur régulière, \$1.26, pour 65c.

53 jupes en duck rayé et tacheté, fond noir et blanc, pour dames, valeur régulière \$1.50, pour 99c.

La balance du lot favori de jupes en mohair fleuri noires, pour dames, valeur régulière \$1.69, pour \$1.05.

78 élégantes jupes en serge noire, doublure spéciale, bien travaillées et bien bordées, valeur régulière \$2.75, pour \$1.95.

52 jupes de robes broché noir doublées partout et bordées, valeur régulière \$3.85, pour \$2.65.

15 jupes de robes en véritable mohair broché trône complète, doublure et garniture spéciales, valant \$4.75, pour \$3.45.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Peignoirs de Dames

Nous avons fait de grands préparatifs pour notre vente dans ce département, aucune dame ne devrait manquer cette occasion...

150 peignoirs, faits en chic percales américaines, taillées dans les derniers goûts, valant \$1.45, pour 95c.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame